

Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**. Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.

Le domaine royal de Laeken

Dès le XVIII^e siècle, la construction du château de Schoonenberg pour le gouverneur des Pays-Bas autrichiens entraîna l'urbanisation de la bourgade rurale de Laeken. À la Révolution française, le domaine sera morcelé et vendu, le château tombant en ruine jusqu'à l'arrivée de Napoléon. Redevu résidence royale en 1815, le domaine recouvre peu à peu sa configuration et sa taille d'origine et s'agrandit encore quand le premier roi des Belges s'y installe en 1831. C'est cependant par l'action décisive de Léopold II que le domaine acquiert sa physionomie actuelle de parc à l'anglaise. Des célèbres serres royales au Stuyvenberg, en passant par la chapelle Sainte-Anne et la Caserne des Grenadiers, le domaine royal et ses environs immédiats renvoient toujours aujourd'hui les échos d'une histoire mouvementée, marquée par l'émergence d'une nation et les personnalités successives de ses souverains.

Le Secrétaire d'État en charge des
Monuments et des Sites



Rédaction et recherche iconographique
Thierry Demey, asbl Badeaux

Comité de lecture et coordination
Anne Deckers, Thierry Wauters
Cabinet du Secrétaire d'État
Dominique Pauchet, Muriel Muret
Direction des Monuments et des Sites

Relecture
Martine Maillard
Direction des Monuments et des Sites

Remerciements
Monsieur Willy Janssens, archiviste du Palais Royal
Madame Martine Nevens, Service fédéral d'Information

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite; g = gauche

Collection cartes postales Dexia: 3, 8(h), 10(h), 12, 14, 18(h-d), 19(b), 31, 36(g), 40(g,m), 41, 43(b), 44(h), 45, 46, 47(h); Collection cartes postales Philippe Six: 23, 30, 33, 38(b), 42(h); Olivier Polet: 13, 15, 21(b), 24(h), 25, 29, 32; Thierry Demey: 35, 37, 38(h), 40(d), 42(b), 43(h); Bastin et Evrard © Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale: couverture, 24(b), 26, 27, 28, 34, 36(d), 39, 48; © Institut royal du Patrimoine artistique: 2, 4, 8(b), 10(b), 18(h-g), 20, 21(h), 47(b); © Archives du Palais Royal, Bruxelles, photos Marcel Vanhulst: 18(b), 19(h), 44(b); Droits Sofam © Direction générale Communication externe, chancellerie du Premier Ministre: 1; © © Urbis: 5; © Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et des Sites, réalisation Emmanuel Fruyt : 22.

Graphisme: La Page • Photogravure et impression: Poot Printers • Distribution: Altera Diffusion

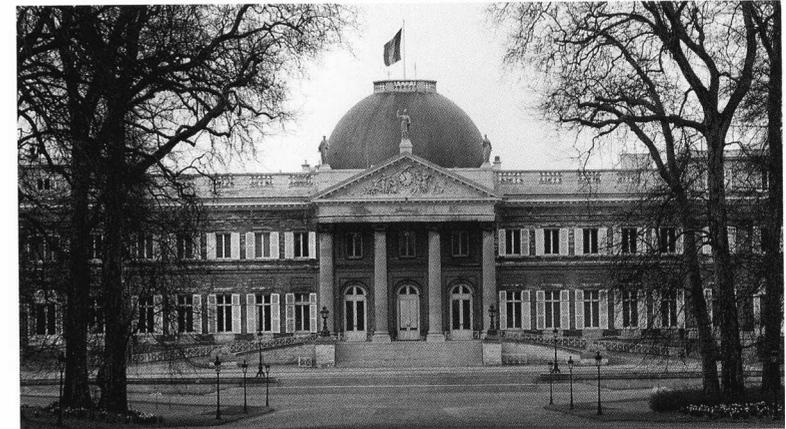
© Éditeur responsable: Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale,
Direction des Monuments et des Sites, Guido Van Cauwelaert, directeur
CCN - rue du Progrès, 80 - 1035 Bruxelles - Tél: 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
DÉPÔT LÉGAL: D/2004/6860/009

Le domaine royal

de Laeken

Thierry Demey



MÉTAMORPHOSES DU VILLAGE DE LAEKEN	2
LE CHÂTEAU ROYAL	6
LES SERRES ROYALES	23
AUTOUR DU DOMAINE ROYAL	33
La Tour japonaise et le Pavillon chinois	33
L'église Notre-Dame de Laeken	35
Le parc de Laeken	38
Le square du Vingt-et-un Juillet	42
Le domaine du Stuyvenberg	43
La caserne des Grenadiers	45
La villa du Belvédère	46

Métamorphoses du village de Laeken



Au XIX^e siècle, la campagne laekenoise est parsemée de fermes rustiques.

Le village de Laeken – dont le nom dérive du mot germanique *Lache*, signifiant «eau», «lac» et dont l'existence est attestée par des actes du XI^e siècle – voit le jour dans les vallées marécageuses du Drootbeek et du Molenbeek, le long d'une voie romaine. Du Moyen Âge à la deuxième moitié du XIX^e siècle, il fait partie, avec quelques communes comme Anderlecht, Schaerbeek ou Jette, des bourgs ruraux qui entourent Bruxelles et en sont le jardin nourricier.

Laeken est intégré à la «cuve» de Bruxelles en 1331 – ses habitants deviennent ainsi assujettis aux mêmes lois que les bourgeois de la Ville – et, un siècle plus tard, celle-ci fait paver; à ses frais, le chemin qui la relie au village. Au XVII^e siècle, l'église paroissiale de Laeken devient un lieu de pèlerinage réputé pour ses guérisons miraculeuses. L'intérêt qu'y porte l'archiduchesse Isabelle n'est probablement pas étranger à la grande popularité que connaît le chemin de campagne qui joint Bruxelles à la modeste bourgade. Dès le début du XVIII^e siècle, l'Allée Verte devient le rendez-vous de l'aristocratie bruxelloise. Quelques années plus tard, l'engouement pour la promenade gagne la bourgeoisie et le prolétariat.

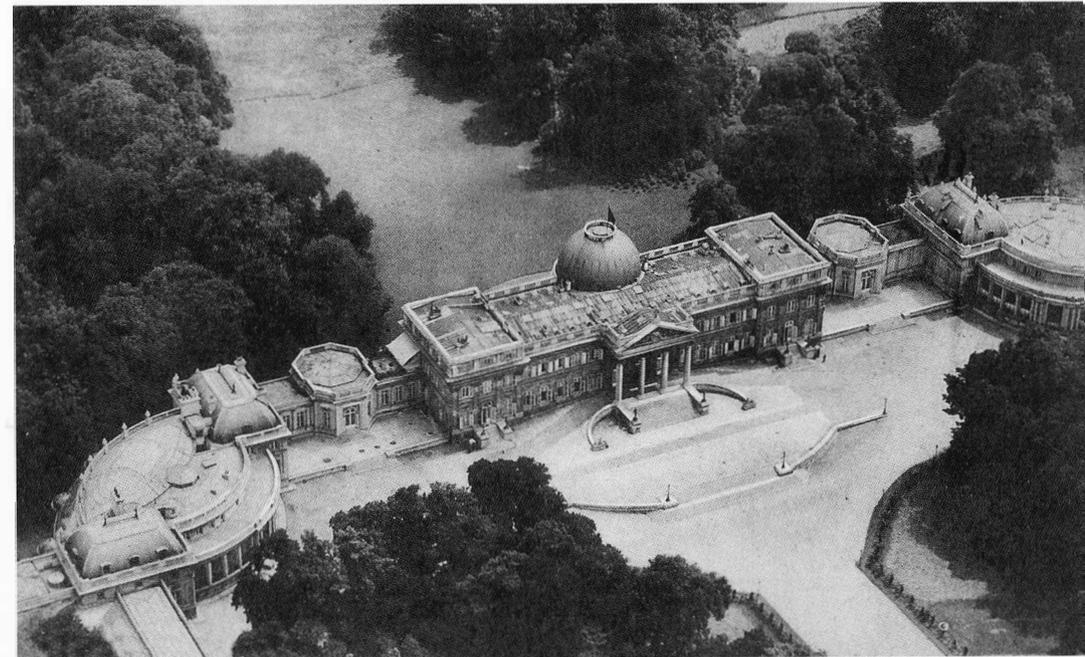
En 1781 débute la construction du château de Schoonenberg, ancêtre du palais royal actuel et, alors, demeure d'été des gouverneurs autrichiens. Brièvement propriété de Napoléon Bonaparte qui

rachète le domaine en 1804, Schoonenberg devient la résidence de Guillaume d'Orange après la défaite française de Waterloo en 1815. C'est dans une propriété agrandie et restaurée par ce dernier que s'installe le premier roi des Belges en 1831.

Dans le même temps, de nombreuses familles bourgeoises font construire des maisons de plaisance dans la très belle et accueillante campagne laekenoise qui est, jusqu'en 1914, un lieu de balade et d'agrément privilégié des Bruxellois. Les foules affluent joyeusement à la kermesse d'avril, aux bals en plein air, dans les guinguettes et les cabarets.

À l'aube du XX^e siècle, une petite bourgeoisie constituée de fonctionnaires et employés s'établit à Laeken, séduite par le prix avantageux des terrains. De même, diverses industries s'implantent sur le territoire où elles prospèrent rapidement aux abords de la chaussée d'Anvers et du canal de Willebroek, attirant dans la foulée nombre de travailleurs manuels et d'artisans. Au Laeken bucolique succède ainsi, en quelques années, une agglomération urbaine de quelque 30.000 habitants.

Léopold II voulait transformer le château de Laeken en palais de la Nation.



Dès le début de son règne, Léopold II forme de grands desseins pour sa commune d'adoption et le domaine royal: « Laeken doit devenir pour Bruxelles ce que l'arc de l'Étoile est pour Paris: le point de départ de nombreux boulevards rayonnant tous vers le même point.» (Lettre au baron Goffinet, 26 juin 1864). Il ambitionne d'en faire une ville nouvelle, dotée d'infrastructures modernes et de bonnes communications avec la capitale.

Il procède à l'agrandissement du domaine royal en incorporant des propriétés riveraines et en transformant le château en palais de la Nation. À force de rachats successifs, le domaine de Laeken, en ce compris les terrains destinés au parc public et aux avenues, atteint, en l'espace de 20 ans – de 1889 à 1909 –, une superficie de 270 hectares sur les 905 que compte la commune, soit un tiers de celle-ci. La propriété royale couvre à elle seule 186 hectares.

Soucieux de développement comme d'embellissement, Léopold II suscite la réalisation d'importants travaux tels que l'assainissement de quartiers insalubres proches du Molenbeek, la création de voies de communication autour du domaine royal, l'aménagement du parc de Laeken, la reconstruction de la caserne Sainte-Anne ainsi que le rachat et le réaménagement du Stuyvenberg et de la villa du Belvédère.

Si l'action décisive du roi en faveur de Laeken n'est pas toujours au goût du gouvernement et des édiles locaux pour des motifs de finances publiques et de moins-value fiscale, il parvient toutefois, grâce à la persévérance et à la fidélité du bourgmestre Émile Bockstael et de son secrétaire communal Louis Houba, à transformer le faubourg rustique en quartier bourgeois et verdoyant.



Des notables sont attirés par la campagne laekenoise et la présence de la famille régnante.

- Plan général du site du domaine royal de Laeken:
1. Château royal
 2. Jardins du domaine
 3. Serres royales
 4. Tour japonaise
 5. Pavillon chinois
 6. Eglise Notre-Dame de Laeken
 7. Square du 21 juillet
 8. Domaine du Stuyvenberg
 9. Villa du Belvédère
 10. Caserne des Grenadiers



Le château royal

LE CHÂTEAU DE SCHOONENBERG (1782-1794)

La seconde résidence du gouverneur des Pays-Bas autrichiens

À la mort de Charles de Lorraine, le 4 juillet 1780, la fille de l'impératrice Marie-Thérèse, Marie-Christine, et son époux, l'archiduc Albert-Casimir de Saxe-Teschén, sont nommés gouverneurs des Pays-Bas autrichiens.

Dès leur arrivée, ils se mettent à la recherche d'une « campagne » dans les environs de Bruxelles. Ils jettent bientôt leur dévolu sur un

terrain de Laeken qui, situé au sommet d'une colline, dispose d'une belle vue panoramique sur les environs. Une heure de marche sépare, à cette époque, le centre-ville du village de Laeken, « ni trop proche de la ville pour les cas d'émeutes, ni trop éloigné, afin de rendre possible la vie en société » (VAN YPERSELE).

La propriété de Schoonenberg – ou « beau mont » – est achetée le 7 novembre 1781. Une semaine plus tard, les archiducs acquièrent l'ancienne demeure seigneuriale de Groothof (XVII^e siècle) située en contrebas de la route de Grimbergen, près du Molenbeek. Ils séjourneront dans ce joli manoir pendant les premiers étés de la construction de leur château. Pour Marie-Christine, c'est un « vieux, très petit château, entouré d'eau, avec un

pont-levis et quatre tours: tout juste suffisant à l'intérieur pour nous, deux femmes de chambre, un médecin et un valet... » (VAN YPERSELE).

Pour recevoir ses hôtes, le couple fait la navette deux fois par semaine entre le palais de Bruxelles et la maison de Groothof.

La maison de campagne doit, selon les vœux de l'archiduchesse, « être assez grande, mais ni belle, ni imposante, mais suffisante pour y vivre et y recevoir, comme il convient, des assemblées et y donner des dîners. L'or en sera banni, ainsi que les jets d'eau, tous les jeux coûteux; tout ce qui montrerait prétention ou ostentation doit en être écarté » (VAN YPERSELE).

ALBERT DE SAXE-TESCHEN (1738-1822)

Né en 1738 au château de Moritzburg près de Dresde, Albert est le onzième enfant de l'Électeur de Saxe, Frédéric-Auguste II, reconnu la même année roi de Pologne et prince de Lituanie sous le nom de Auguste III (1696-1763), et de l'archiduchesse Maria-Josepha de Habsbourg (1700-1757), fille de l'empereur Joseph I^{er} d'Autriche. En 1766, il épouse Marie-Christine de Habsbourg, cinquième fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche (1711-1780) et de François de Lorraine. Le contrat de mariage stipulait qu'à la mort de l'archiduc Charles de Lorraine, la fonction de gouverneur général des Pays-Bas autrichiens leur reviendrait. En attendant, ils commencent leur carrière comme représentants de la couronne autrichienne en Hongrie où Albert s'attire la confiance et l'estime de tous. Amateurs d'art et mécènes, ils se constituent une remarquable collection d'œuvres qui deviendra le noyau de la future Albertina de Vienne.

Artiste en herbe, Albert se plaît à dessiner des croquis de sa future campagne. Il s'inspire du château de Mariemont, lieu de chasse des gouverneurs édifié par Laurent-Benoît Dewez (1731-1812) à l'initiative des États de Hainaut qui voulaient inciter Charles de Lorraine à y séjourner. L'architecte Charles de Wailly, et non Louis Montoyer à qui on attribue à tort la paternité du projet, traduira ces esquisses en plans. Au moment où il reçoit la commande du château, de Wailly a déjà à son actif la décoration intérieure, l'orangerie et le petit théâtre du château de Seneffe, ainsi que les plans du château et du parc d'Enghien appartenant au duc d'Arenberg.

Le chantier du château, confié à Louis Montoyer, sera mené rondement. La première pierre est posée le 14 décembre 1781 tandis que la première cheville de la charpente du dôme est montée moins d'un an plus tard, le 21 novembre 1782. La décoration intérieure occupera les deux années suivantes. Y participera notamment Antoine-Joseph Payen, premier d'une longue lignée d'architectes.

Le 14 juillet 1784, la « maison de campagne » est inaugurée en présence de toute la bonne société.

LOUIS MONTOYER

Tailleur de pierre natif de Morlanwez, Louis Montoyer (1749-1811) s'est rapidement converti en entrepreneur très en vue grâce à ses relations. Il a en effet travaillé à Mariemont et Tervueren pour Charles de Lorraine avant d'être nommé, en 1784, « directeur général du bâtiment au château de leurs altesses royales que l'on fait construire à Laeken ». Il a pris l'habitude de mettre en œuvre les plans des autres... et de

s'attribuer leurs mérites. Mis en cause lors de la construction de l'église Saint-Jacques sur Coudenberg, dont certains experts prétendaient que la voûte menaçait de s'écrouler, il alimente la suspicion en quittant le pays. Bianchi par une contre-expertise un an plus tard, il prétendra toujours avoir fui par crainte d'une révolution imminente contre l'occupant autrichien.

CHARLES DE WAILLY

Charles de Wailly (1730-1798) a acquis sa renommée en concevant les plans du théâtre de l'Odéon à Paris et du Théâtre royal du Parc à Bruxelles. Après l'obtention du grand prix d'architecture en 1752, il séjourne à Rome pendant trois ans. Il est reçu à l'Académie d'architecture en 1767 mais refuse, quelques années plus tard, la présidence de l'Académie d'architecture de Saint-Petersbourg que Catherine II lui avait proposée. On lui doit l'aménagement intérieur de l'hôtel d'Argenson à Paris, le nouveau Port-Vendres en Roussillon et la réorganisation urbaine de la ville de Cassel en Allemagne. Converti aux idées révolutionnaires au lendemain de 1789, Charles de Wailly fera une visite peu courtoise à Bruxelles en qualité de réquisiteur chargé « de l'extraction, en pays conquis, des objets de commerce, de l'agriculture, des sciences et des arts ». Pour la Ville de Paris, il

conçoit au moins deux plans généraux. L'un a disparu, l'autre, acquis par la Bibliothèque nationale en 1913, constitue le premier plan de restructuration de la capitale française. Rompant avec ses prédécesseurs qui, dans ce domaine, n'ont proposé que des aménagements par secteurs, Charles de Wailly propose de modifier profondément le paysage parisien par la percée de nouveaux axes routiers, la construction de places, l'érection de monuments, la réalisation de lotissements, la réunion des îles (Cité, Saint-Louis et Louviers) et l'amélioration du cours de la Seine. La patte-d'oie du quartier de l'Opéra est l'exemple même de l'originalité créatrice de l'architecte urbaniste qui n'a pas son pareil pour concevoir les carrefours. Manifestant une prédilection pour le cercle pendant toute sa carrière, il ferme la place de l'Opéra par un demi-cercle...

Un palais néoclassique

Lorsqu'elle décrit sa maison à Éléonore de Lichtenstein, Marie-Christine la présente comme «un bâtiment simple et de bonne facture, doté d'une jolie façade» (VAN YPERSELE). Et d'ajouter, de façon

plutôt désobligeante : « Comme, dans ce pays, on ne construit rien de beau et encore moins de solide, elle attire le regard » (VAN YPERSELE).

Charles de Wailly, comme ses contemporains, a suivi les canons de l'architecture néoclassique dont le père spirituel est l'architecte italien Palladio (1508-1580). Pour ce courant, la beauté se trouve dans la parfaite correspondance et la juste proportion de toutes les parties avec leur tout et dans le rapport exact que ces parties ont entre elles.

Le portique à colonnade, le fronton et le dôme qui coiffe l'édifice donnent au château l'allure d'une pyramide palladienne dont de lointains modèles pourraient être trouvés dans le Panthéon romain ou la villa *Rotonda* de Vicence.

L'orientation du bâtiment répond aussi aux prescrits de l'architecture classique qui veulent qu'aucune des façades ne soit exposée à l'un des quatre points cardinaux afin que les vents les plus impétueux ne frappent

qu'obliquement : la façade avant est ainsi orientée au nord-ouest et la façade arrière au sud-est.

Le cercle et le demi-cercle y sont très présents, comme dans l'architecture de théâtre dont de Wailly s'est fait une spécialité. Sur un plan symbolique, le cercle évoque, chez les francs-maçons, très nombreux dans la bonne société de l'époque, celui que tracent les astres dans leur course céleste et, partant, la construction de l'univers. Ainsi, fûts

de colonnes, impostes des portes et fenêtres, niches vitrées au-dessus de la corniche du dôme, coupole et pavements combinent, à l'image de l'univers, formes sphériques et cercles.

Avant la version définitive, les façades de Schoonenberg ont fait l'objet de très nombreuses esquisses et variantes d'élévation. Au total, dix-neuf travées rythment l'édifice dont l'horizontalité est soulignée par des moulures en pierre bleue et la verticalité par une alternance de fenêtres rectangulaires et de portes à arcades.

L'archiduc Albert apporte un soin tout particulier au programme de décoration sculpturale, dont il réalise même des dessins. Il s'adjoint les services de Gilles-Lambert Godecharle à qui il commande la réalisation de toutes les sculptures de la propriété pour lesquelles ce dernier réalise des maquettes en terre cuite, aujourd'hui conservées aux Musées royaux des Beaux-Arts. Cet exercice préalable permet à l'artiste de renforcer l'unité esthétique de l'ensemble.

La façade avant du château est rythmée, au centre, par un péristyle de quatre colonnes ioniques et, sur les côtés, par deux avant-corps. Le tympan du péristyle est orné d'un bas-relief consacré à une allégorie du Temps.

On accède sous le péristyle par deux pentes dont les balustrades sont ornées de sphinx à tête de femme. Elles permettent de débarquer les hôtes à couvert. Au-delà de la lourde porte, le vestibule sert de dégagement à l'escalier monumental qui conduit, sur sa droite, à l'unique étage. À gauche, une niche entourée de colonnes toscanes abrite une statue à l'antique de Mars au repos, copie de celle de la villa *Ludovisi*.

Côté jardin, la façade est interrompue par une rotonde construite sur la hauteur de deux étages, coiffée d'un dôme plat d'inspiration

Le château en perspective depuis le Donderberg.



La façade principale du château néoclassique.

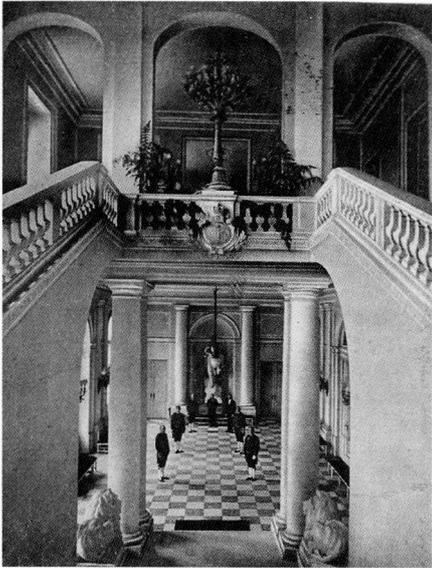
GILLES-LAMBERT GODECHARLE (1750-1835)

Godecharle fut l'élève de Laurent Deivaux, puis de Pigalle à Paris où il subit l'influence de Houdon. Il travailla à Berlin, Londres et Rome avant de revenir à Bruxelles. Sa longue existence lui permit d'occuper un statut officiel sous les régimes autrichien, français et hollandais, mais aussi après l'Indépendance de la Belgique. Il a été rappelé à Bruxelles pour réaliser une partie du programme de décoration du parc de Bruxelles et le fronton du palais de la Nation, ancien siège du conseil souverain du Brabant.

ALLÉGORIE DU TEMPS

Marchant d'un pas égal, le Temps préside aux heures, aux quatre parties du jour et aux saisons. Apollon, le soleil levant, porté sur son char lumineux vers l'horizon, est précédé de l'Aurore qui répand des fleurs. Au milieu, le cadran, découvert d'un drap, marque les heures des jours qui s'écoulent aussi bien chez les rois et les princes que dans la vie du pauvre bûcheron. Le Temps, figuré par un vieillard aux longues ailes, tient une faux. À ses pieds, une colonne brisée rappelle son effet destructeur. À l'arrière-plan, les heures ont des ailes de papillon car « il n'est chose plus légère que l'heure et qui nous fuit plus vite ». À droite, quatre d'entre elles, autour d'une fête champêtre, évoquent le cycle annuel des saisons. Réalisé par Gilles-Lambert Godecharle, le bas-relief sera restauré par Julien Dillens après l'incendie de 1890.

La Minerve qui trône au-dessus du tympan avec son casque, sa lance et, dans la main gauche, la sphère du monde, est déesse de la cité, protectrice des Arts et des Sciences. Les deux autres figures situées aux angles du triangle ont été remplacées par des allégories de l'Industrie et du Commerce - symbolisées par l'équerre, le marteau et le navire - dues au ciseau de Albert Hambresin (1896).

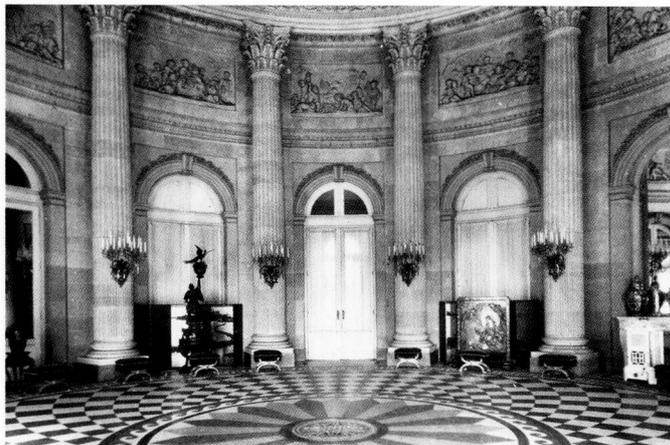


Vestibule et escalier monumental conduisant à l'étage.

baroque et précédée d'un bel escalier au tracé convexe. Elle abrite le salon à l'italienne, traité comme un élégant temple romain, décoré par Gilles-Lambert Godecharle sur une idée de l'architecte décorateur français Gilles-Paul Cauvet.

Il est divisé en douze séquences, correspondant aux mois de l'année, qui se répètent du sol au plafond : sept baies aveugles et cinq percées de portes donnent sur le jardin ; douze arcs décorés de bas-reliefs au-dessus des baies évoquent les saisons ; douze colonnes d'ordre corinthien sont adossées à un mur circulaire ; douze bas-reliefs sur l'entablement du dôme représentent chacun une scène enfantine consacrée à un signe du zodiaque ; douze lunettes inclinées propageant la lumière à la naissance du dôme ; douze nervures décorées de caissons à rosaces divisent celui-ci, etc.

L'aiternance de marbre blanc et noir du pavage symbolise, comme dans certains temples maçonniques, la vie humaine, avec ses périodes blanches et noires : « le sage doit fouler les premières sans imprévoyance et les secondes sans se laisser aller au découragement » (VAN YPERSELE). À partir d'une étoile centrale à 24 branches figurant les 24 heures du jour, le tracé en spirale part d'un cercle orné de postes, symbolisant les vagues de la mer ; et s'achève par un cercle de méandres, encadrement symbolique du cosmos répondant au cercle du zodiaque de la coupole.



Rotonde du salon à l'italienne décorée par Gilles-Lambert Godecharle.

La salle à manger est située sur la façade arrière, à droite de la rotonde. Pièce destinée à la conversation autant qu'à la restauration, la salle à manger est traitée avec élégance. Des miroirs, placés au-dessus des cheminées latérales, ont pour effet d'agrandir la pièce, de créer des enfilades en trompe-l'œil et, surtout, de démultiplier les sources de lumière le soir, lorsque les candélabres sont allumés. Les murs sont ornés de stucs à motifs végétaux, de peintures et de quelques sculptures. Les teintes polychromes des stucs du XVIII^e siècle ont aujourd'hui disparu. Tapisseries, damas ou soieries sont traditionnellement bannis des salles à manger pour éviter leur imprégnation par les odeurs de cuisine.

BAS-RELIEFS DE LA SALLE À MANGER

Six bas-reliefs aux motifs mythologiques de Gilles-Lambert Godecharle ornent le dessus des portes :

- Le triomphe de Bacchus dont le char est tiré par des panthères foulant un sol couvert de raisins ;
- Le triomphe de Cérès, déesse de la fécondité, assise sur un char qui, attelé à deux serpents ailés, s'envole vers la lumière ;
- Les amours de Flore, la nymphe des champs, et Zéphyr, le dieu des vents, qui commence le printemps et ouvre la terre ;
- Diane chasseuse, déesse des bois et des montagnes, assise au pied d'un arbre avec, dans sa main, un lapin. Elle est entou-

rée des nymphes qui, ayant déposé leur arc, rassemblent les chiens ;

- Pomone, protectrice des arbres à fruits, enfermée dans son jardin par dépit des hommes, insensibles à l'amour. Déguisée en vieille, Vertumne parvient à s'introduire et à la séduire ;
- Scène de repas avec Philémon et Baucis qui, en récompense de l'accueil qu'ils font à Mercure et Jupiter, voient leur cabane transformée en temple alors que le village, dont les habitants ont rejeté les dieux, est englouti dans les eaux.

otalement disparus aujourd'hui, les appartements privés de Marie-Christine se trouvaient en enfilade du côté gauche de la rotonde : l'antichambre ou salle de compagnie à la forme presque carrée, le grand cabinet et une grande chambre de parade donnant sur le jardin. Une chapelle occupait également l'arrière de l'escalier principal. La chambre d'apparat est devenue le cabinet de l'empereur Napoléon Bonaparte et, depuis Albert I^{er}, le bureau du roi. Les murs sont tendus de tapisseries de la manufacture Braquenié, que l'empereur avait dérobées dans le garde-meuble des rois de France. Représentant quelques épisodes de l'Iliade dessinés par Antoine Coypel (1661-1722), elles ont dû être refaites à Malines après l'incendie de 1890. Au centre de la pièce se trouve encore le bureau qui a appartenu au Roi-Chevalier. C'est là que le roi Baudouin avait l'habitude de prononcer son discours de fin d'année et qu'Albert II reçoit régulièrement ses hôtes.

Salle de compagnie des Saxe-Teschen transformée en salle du trône de Napoléon Bonaparte, le salon des arts est l'une des plus belles

Miroirs et stucs à motifs végétaux ornent les murs de la salle à manger.



pièces de l'étage d'apparat. C'est là que se déroulent encore les audiences officielles. Lors des travaux de restauration effectués autour de 1998, la salle a été décorée sous la direction de la reine Paola dans le respect des tapisseries existantes datant de la période française: la danse d'une nymphe et d'un satyre, la musique de la Danse, les noces de Psyché, des thèmes tous extraits de la tenture des sujets de la Fable et conçus pour Louis XIV de 1686 à 1690. Les *putti* au-dessus des portes, dus au ciseau de Julien Dillens (1849-1904), évoquent les arts: Architecture, Sculpture, Peinture et Musique. Un tableau d'André Lens (Anvers) a pour thème les quatre éléments: l'air, l'eau, le feu et la terre.

C'est dans le salon des Arts que se déroulent les audiences officielles.



Les jardins du domaine

Le parc du château de Laeken est le résultat de la fusion de 55 propriétés, rachetées par les soins de Paul Cantineau, surintendant des gouverneurs généraux entre 1782 et 1784. Il obtint également l'autorisation de prélever l'eau du Molenbeek et du canal pour alimenter une grande pièce d'eau.

Pour aménager ses jardins, Albert de Saxe-Teschen fait d'abord appel à Joachim Zinner qui met la dernière main aux plantations du parc de Bruxelles. Celui-ci dessine des esquisses avec l'unique souci de dégager des perspectives au départ des terrasses du château du côté de Haeren et de Bruxelles.

Sur la recommandation de Adrien-Ange de Walckiers Tronchienne dont la propriété est située dans la plaine de Monplaisir, de l'autre côté du canal, Albert s'adresse ensuite à l'architecte du paysage anglais, Lancelot Brown, qui établira les plans du parc sans se déplacer, sur la seule base des éléments transmis par l'archiduc.

Outre les perspectives, Lancelot Brown va s'attacher à transformer une petite rivière, le Molenbeek, en un bras ample et sinueux, agrémenté d'une île, sur lequel il sera possible de canoter. Une pelouse en pente, encadrée de bois, descend depuis le château jusqu'à la pièce d'eau. Au-delà, des prairies accueillent de nombreux moutons.



Perspective depuis l'étang.

LANCELOT – DIT CAPABILITY – BROWN (1716-1783)

Jardinier anglais formé par William Kent – l'initiateur du jardin paysager, dit jardin à l'anglaise – dont il prend ensuite la succession, Lancelot Brown entre d'abord au service de lord Cobham, ancien militaire féru de jardins. Il aura près de 40 jardiniers à sa disposition pour mener à bien l'aménagement et l'entretien de la propriété de Stowe. Très vite, lord Cobham prête à la noblesse du voisinage son jardinier dont la notoriété grandit. Au parc de Newham, Brown transforme deux pièces d'eau rectangulaires en lac aux formes irrégulières, bordé de bouquets d'arbres. À Wackefield, il crée un lac artifi-

ciel retenu par une digue de 250 mètres de long. Le style de Brown s'affirme lorsqu'il décide de voler de ses propres ailes. À chaque fois, il imagine une pièce d'eau aux contours sinueux dont l'implantation est étudiée pour être vue depuis la résidence principale. À l'extrémité, un pont donne l'illusion d'une étendue plus longue. Au-delà, il crée de grandes étendues de pelouse en pente douce. Des «fabriques» (édicules décoratifs) parsèment le parc émaillé de bouquets d'arbres dont il combine les espèces d'après leurs dimensions. Il mélange ainsi des espèces à croissance rapide et lente.



Ruines au bord de l'étang et le temple du Soleil.



Le temple de Mars.

Avec ses berges, ses chemins sinueux et ses bouquets d'arbres, Brown ne fait qu'appliquer la grammaire des jardins à l'anglaise. Née en Angleterre entre 1700 et 1760 en réaction aux jardins architecturés, symbolisés par Versailles, la mode du jardin à l'anglaise se répand ensuite en France et en Russie à partir de 1763, en Allemagne et en Belgique au XIX^e siècle. Il ne s'agit plus de prolonger l'habitat par le jardin, mais de donner l'illusion d'un paysage naturel. En fait, on copie la nature, qui n'est pas pittoresque partout, dans ses réduits les plus agréables. Géométrie, ligne droite et taille sont remplacées par sinuosité des cheminements, choix d'essences nouvelles, vastes espaces vallonnés, engazonnés et parsemés de bouquets d'arbres, plans d'eau variés. L'architecture participe aussi à la mise en scène sous la forme de fabriques: édicules, temples, kiosques, chalets, statues, ponts rustiques, cascades, fontaines ou fausses ruines.

À Laeken, deux fabriques, véritables retraites pour le repos et la rêverie, ont été construites. On y prenait volontiers une collation en se protégeant des ardeurs du soleil. La première, due au crayon de Charles de Wailly, est un temple de l'Amitié, hommage à l'archiduchesse Marie-Christine. Situé sur une butte élevée à la lisière du bois qui borde la grande pelouse, le temple offre une belle vue panoramique sur la ville. La butte est artificielle puisqu'elle abrite, en souterrain, un salon et une galerie. Le temple, qui se compose de dix colonnes doriques surmontées d'une frise et d'une coupole à caissons, abritait à l'origine la statue d'une jeune fille dont les bras tendus symbolisaient l'Amitié. Une inscription encore lisible sur le socle « la même, de près comme de loin » en dit long sur cet idéal très en vogue au XVIII^e siècle. Elle a été remplacée, en 1827, par une statue

du dieu Mars, achetée par Guillaume I^{er} au sculpteur néoclassique Matthieu Kessels.

Le pavillon du Soleil n'est pas de la même veine. Implanté d'abord dans l'axe d'une trouée pratiquée au confluent du ruisseau dévalant le *Donderberg* et du cours d'eau provenant de la grotte, il est ensuite déplacé dans l'allée latérale qui prolonge la façade du château. Le bâtiment cruciforme comporte quatre avant-corps, éclairés chacun par trois fenêtres, et une toiture à l'impériale à huit pans, coiffée par une fine balustrade. Des cheminées assurent un minimum de chauffage pour profiter des beaux jours en hiver.

En 1889, Léopold II fait appel à son conseiller habituel en jardin, Émile Lainé (1863-ca 1930), pour transformer le parc en y incorporant les petites propriétés, champs et sentiers inclus dans le domaine grâce à sa politique de rachat systématique. Il y effectue de nombreux terrassements, crée une vallée en pente douce à partir des serres et une roseraie en arc de cercle.

NAPOLÉON BONAPARTE RESSUSCITE LE CHÂTEAU (1794-1815)

L'achat de plusieurs fermes avec leurs terres aux alentours de la propriété au cours de l'année 1792 montre à suffisance qu'Albert de Saxe-Teschen n'imagine pas devoir quitter le pays de si tôt. Et pourtant, la première invasion française va l'y contraindre. Il fait évacuer son mobilier par bateaux vers Dresde, via Rotterdam et Hambourg. Malheureusement, un des navires, le *Vrouw Lomegie*, fait naufrage au large de la Frise, engloutissant des trésors de sa bibliothèque, du mobilier et de l'argenterie. Albert fait ses adieux à Schoonenberg qui ne sera plus visité que par deux de ses chevaux blessés qu'il avait fait acheter en Angleterre par son écuyer..

Le château vidé de ses occupants et de son mobilier, l'assemblée provisoire de la Ville de Bruxelles décide de le transformer en hôpital général pour les nombreux soldats blessés sur le champ de bataille. Cela ne l'empêchera pas d'être l'objet de la vindicte de la troupe au retour des Français, en juin 1794, et de servir de logement provisoire à 1.800 prisonniers de guerre. Il est alors placé sous séquestre au titre de bien ennemi.



Vastes pelouses du jardin à l'anglaise.

Le traité de Lunéville de février 1802 met fin au séquestre. Suite au décès de son épouse, Albert décide de vendre la propriété et charge son intendant, Paul Cantineau, de défendre ses intérêts. Pour faciliter la vente, le domaine est divisé en plusieurs lots. Le château et son parc sont adjugés le 15 septembre 1803 au chirurgien Jean-Baptiste Terrade qui n'a pas d'autre intention, vu son état, que de le démolir et d'en vendre les matériaux. Il fait enlever parquets, ardoises et plomberie. La tour chinoise, située à l'extrémité de la propriété, est démolie, de grands arbres sont marqués pour être abattus.

L'acquisition, en avril 1804, de la moitié de la propriété par le département de la Dyle, sur ordre de Napoléon Bonaparte, la sauve *in extremis* du désastre. L'empereur fait restaurer le château par l'architecte de la Ville de Bruxelles, le dinantais Ghislain-Joseph Henry (1754-1820), sous la supervision des architectes parisiens Charles Percier et Pierre Fontaine et de l'intendant général. Le mobilier est neuf ou provient du garde-meuble impérial, comme les tapisseries des Gobelins confectionnées pour Louis XIV. Napoléon séjourne à Schoonenberg occasionnellement; la première fois pendant l'été de la même année, au lendemain de sa visite à la grande armée stationnée à Boulogne et, la dernière fois, en 1810, au bras de Marie-Louise. Les faveurs dont celle-ci fait l'objet auprès de la population belge, excédée par les rapines des Français, n'ont pas manqué d'irriter l'empereur à cette occasion.

L'impératrice Joséphine semble s'être intéressée à Laeken, que Napoléon met à sa disposition, lorsque celui-ci décide de reprendre le palais de l'Élysée où elle a séjourné jusqu'en 1812. Sans jamais plus y venir, elle occupe une partie de ses jours de femme désœuvrée à imaginer, avec l'aide d'architectes, des projets qui ne seront jamais concrétisés: agrandissement de l'orangerie, serres chaudes, jardins d'hiver rattachés aux habitations, etc. Férée de botanique, elle voulait que ses résidences de Laeken et Malmaison pratiquent des échanges réguliers de plantes. Acquis en 1799 par Joséphine Bonaparte, le château de Malmaison fut, avec les Tuileries, la résidence du premier consul et de son épouse ainsi que le siège du gouvernement de la France, de 1800 à 1802.

Au lendemain de la tourmente de Waterloo, en 1815, Louis XVIII réclame, en vain, le mobilier du château. Ghislain-Joseph Henry veille et ne consent au départ des objets qu'au compte-gouttes.

LE CHÂTEAU DEVIENT RÉSIDENCE ROYALE (1815)

Après le rattachement de la Belgique aux Pays-Bas au terme du congrès de Vienne (1815), le château devient résidence royale. D'après la Constitution, le roi Guillaume 1^{er} d'Orange-Nassau était tenu de résider une année sur deux aux Pays-Bas du Sud. C'est tout naturellement qu'il s'installe à Laeken dont il entreprend une réfection approfondie, indispensable après plusieurs années d'abandon. Il confie à Ghislain-Joseph Henry, qu'il engage à son service en 1816, le soin de construire une vaste orangerie de 250 mètres de long, prolongée par un petit théâtre néoclassique au nord-est de la façade principale. Ce dernier sera englobé dans les constructions ultérieures.

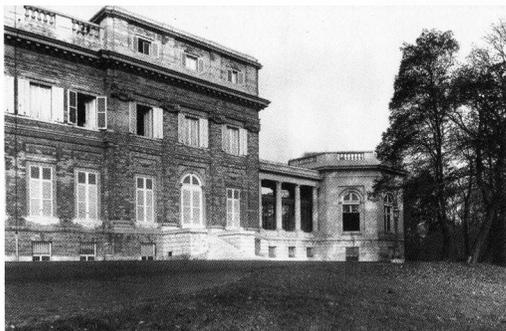
Sous son règne, la propriété reprend petit à petit sa configuration et sa taille d'origine. C'est ainsi qu'en 1825, le roi achète, au-delà du Molenbeek qui marque la limite de l'ancien jardin du Groothof, les campagnes Piers, près du canal, et de Meeûs. Cette dernière deviendra, un temps, la résidence d'été du fils du roi, Frédéric. Guillaume fait également construire une ferme hollandaise pour sa fille Marianne.

En 1828, il décide la démolition du manoir de Groothof, qui abrite alors les archives et la bibliothèque du château, et de la célèbre machine à feu qui, en pompant l'eau du canal, alimentait la grande cascade et les bassins situés en contrebas.

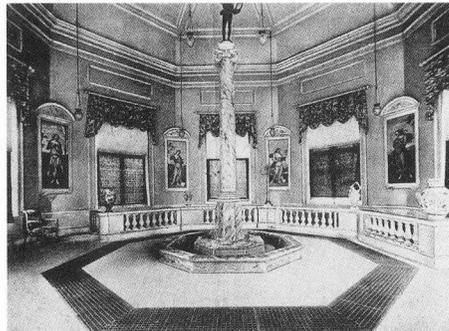
Sous Léopold 1^{er} qui s'y installe dès 1831, la propriété grandit encore d'une dizaine d'hectares, pour atteindre 90 hectares, sans que le château ne subisse de modification. La vie semble, si l'on en croit Louise-Marie d'Orléans parcourant le domaine à cheval, s'y écouler le plus agréablement possible: «notre vie est très douce, très solitaire, très tranquille. Le roi, son chien et moi habitons seuls le palais» (VAN YPERSELE).

LA RESTAURATION DU CHÂTEAU INCENDIÉ (1890-1894)

Lors de la traditionnelle réception des vœux des corps constitués, le 1^{er} janvier 1890, un incendie ravage les appartements de la reine, situés dans l'aile droite du château. Les dégâts sont importants: la bibliothèque de Napoléon est partie en fumée, l'escalier d'honneur est à ciel ouvert, le dôme s'est écroulé, brisant au passage un bas-relief et deux colonnes du salon à l'italienne.



Après l'incendie, Alphonse Balat ajoute deux pavillons octogonaux reliés au château par des galeries.



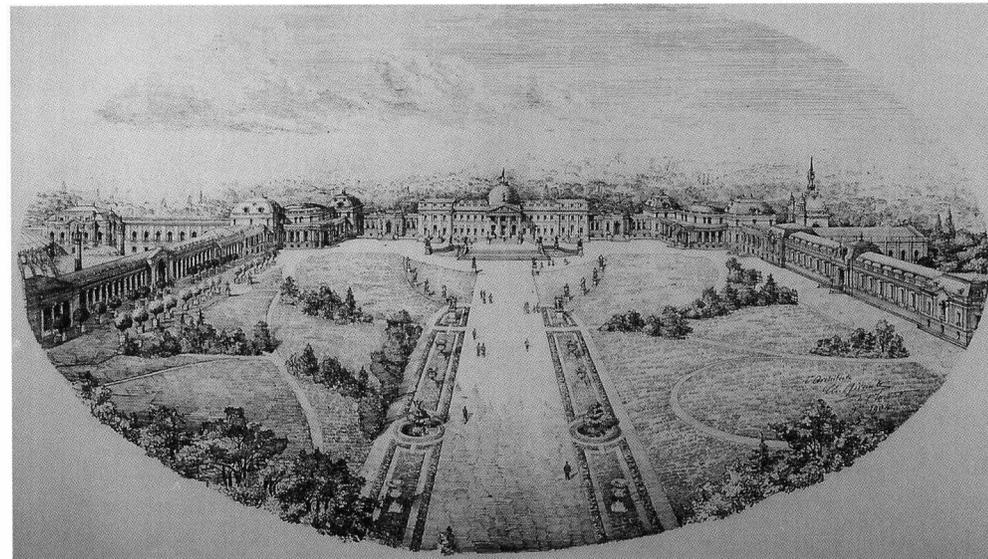
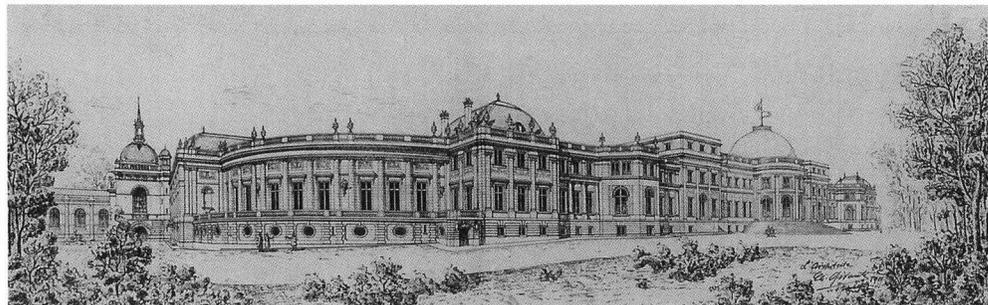
Intérieur d'un pavillon octogonal.

Pour restaurer le château, Léopold II fait appel à Alphonse Balat (1818-1895) qui vient de s'illustrer par la transformation du palais royal de Bruxelles. L'entreprise durera quatre ans et Balat en profite pour moderniser les appartements du premier étage en remplaçant les poutres en bois par du métal. Il ajoute également une structure métallique à la coupole et agrandit l'escalier monumental. Il adjoint deux pavillons octogonaux sur les côtés du château et les relie au corps principal par des galeries vitrées enserrées dans deux rangées de colonnes. Le gros-œuvre et les travaux de menuiserie sont exécutés par l'entreprise De Waele. Dans l'aile gauche, un escalier conduit au souterrain qui relie les serres au château.

UN PALAIS DE LA NATION (1902-1913)

Quelques années plus tard, le roi se décide à agrandir le château. Son objectif est d'en faire un palais de la Nation, à la fois lieu de congrès, locaux de fêtes et de réceptions publiques: «les palais royaux sont des bâtiments destinés non seulement à loger le roi et sa famille, mais aux réceptions et aux cérémonies publiques qui incombent à celui qui représente la Nation» (RANIERI).

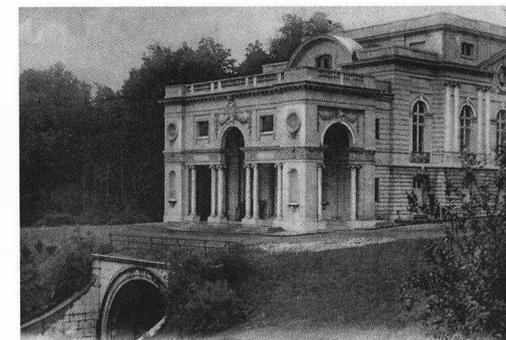
Vue perspective depuis le parc (Girault, 1904).



Vue d'ensemble de la façade, perspective depuis l'allée centrale (Girault, 1904).

La capitale était totalement dépourvue de ce type de bâtiment. Léopold I^{er}, en effet, recevait ses hôtes de marque au Musée des Beaux-Arts, le palais de Bruxelles ne permettant pas de le faire dignement. Aussi, son successeur s'attaquera-t-il d'abord à ce dernier. De 1865, année de son intronisation, à 1872, il fait restaurer et agrandir le palais par des salles et des galeries d'apparat avec, à l'étage, des appartements pour les invités de marque. Son architecte personnel, Alphonse Balat, donne à l'ensemble un style Louis XVI sobre. La reconstruction de la façade avant et la modification de la place des Palais, liée au projet d'aménagement du Mont des Arts, prendront, quant à elles, près de trente ans avant d'aboutir. Le même souci de représentation anime Léopold II pour les transformations qu'il envisage au château de Laeken. C'est aussi la raison pour laquelle il prévoit de tirer une ligne de chemin de fer souterraine jusqu'au pied de l'escalier du château. La manière dont cette initiative est accueillie par l'opinion, qui y voit une fantaisie ruineuse digne d'un monarque mégalomane, semble indiquer que les intentions sous-jacentes du monarque n'étaient pas perçues ou, du moins, que leur pertinence n'apparaissait pas d'emblée.

L'entrée de la gare ferroviaire sous le palais.



Le modèle qui inspire Léopold II est le château de Chantilly, dans les environs de Paris, reconstruit par Honoré Daumet (1826-1911). Celui-ci, s'estimant trop vieux, conseille au roi de s'adresser à Charles Girault (1851-1932), architecte du Petit Palais qui abrite le Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris. La collaboration entre les deux hommes sera fructueuse puisqu'elle se poursuivra ensuite au Musée



Galerie d'honneur réservée aux réceptions.

d'Afrique centrale à Tervueren et au Cinquantenaire, dont Girault terminera le programme entamé par Gédéon Bordiau (1832-1904) par la construction de la triple arcade.

L'architecte présente ses plans dès le 28 février 1902, juste après l'adoption, par le Parlement, de la loi d'acceptation de la Donation royale qui consacre le legs à la Belgique d'une partie importante du patrimoine immobilier du roi. Les plans prévoient d'ajouter au château deux ailes monumentales en U abritant, à gauche, le logis des étrangers, composé de grands salons de réception, d'une salle de banquet, d'un foyer pour le théâtre et d'une galerie d'honneur donnant accès à la gare souterraine et, à droite, le logis du roi comportant des appartements, une chapelle et des écuries. Celui-ci impliquera la démolition des bâtiments de service, des étables et de la caserne construits par Léopold I^{er}.

Le chantier s'ouvre dès le mois de mars

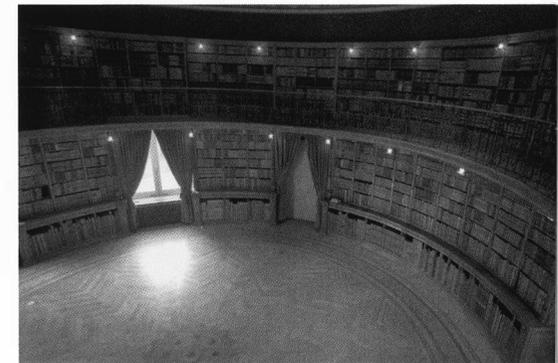
1902 par l'aile gauche, confiée à l'entreprise Wouters-Dustin. Mais les travaux s'enlisent rapidement, l'entrepreneur étant occupé sur trop de chantiers à la fois. La lenteur d'exécution irrite le roi qui exige son achèvement pour le 15 juillet 1906. Entre-temps, il ajourne *sine die* la construction de l'aile droite et la décoration intérieure. De guerre lasse, l'entreprise est priée de plier bagage le 2 juin 1906. La convention, signée ensuite entre la Fondation de la Couronne et la Compagnie immobilière de Belgique pour assurer

l'achèvement des chantiers de Laeken et d'Ostende, ne sera pas davantage exécutée. La reprise du Congo par la Belgique entraîne en effet la disparition de la Fondation. Sur les 45 millions de francs que contenait sa caisse, le gouvernement décide d'en affecter 15 à Laeken, dont 9 pour le château, ce qui s'avère largement insuffisant pour terminer le programme initial.

Charles Girault entre alors en conflit avec le gouvernement belge qui exige de revoir les termes de la convention en cantonnant l'architecte à la seule mission technique et artistique. L'administration s'occupera, quant à elle, du volet budgétaire et administratif du dossier. Mis sous pression par le roi et Daumet, Girault finit par accepter. Le chantier reprend au mois de mars 1909 mais est brusquement arrêté à la mort du roi, le 17 décembre. Son successeur, Albert I^{er} (1875-1934), demande alors des adaptations au programme des travaux, en abandonnant la partie la plus contestée du projet: la liaison ferroviaire et le percement de galeries souterraines entre les serres et le château. De son côté, l'administration, usant du pouvoir que lui confère désormais la Convention, prend sa revanche sur le monarque défunt, maître d'œuvre effectif du chantier. Elle exige une réduction des dépenses et tarde à passer les marchés. Habitué à la confiance et à la largesse de vue de Léopold II, Girault, éccœuré, demande la résiliation du contrat, acceptée plus d'un an plus tard par le gouvernement. Bien qu'il ait déjà perdu beaucoup d'argent suite à l'abandon du projet d'École mondiale à Tervueren, il renonce même à réclamer sa dernière créance.

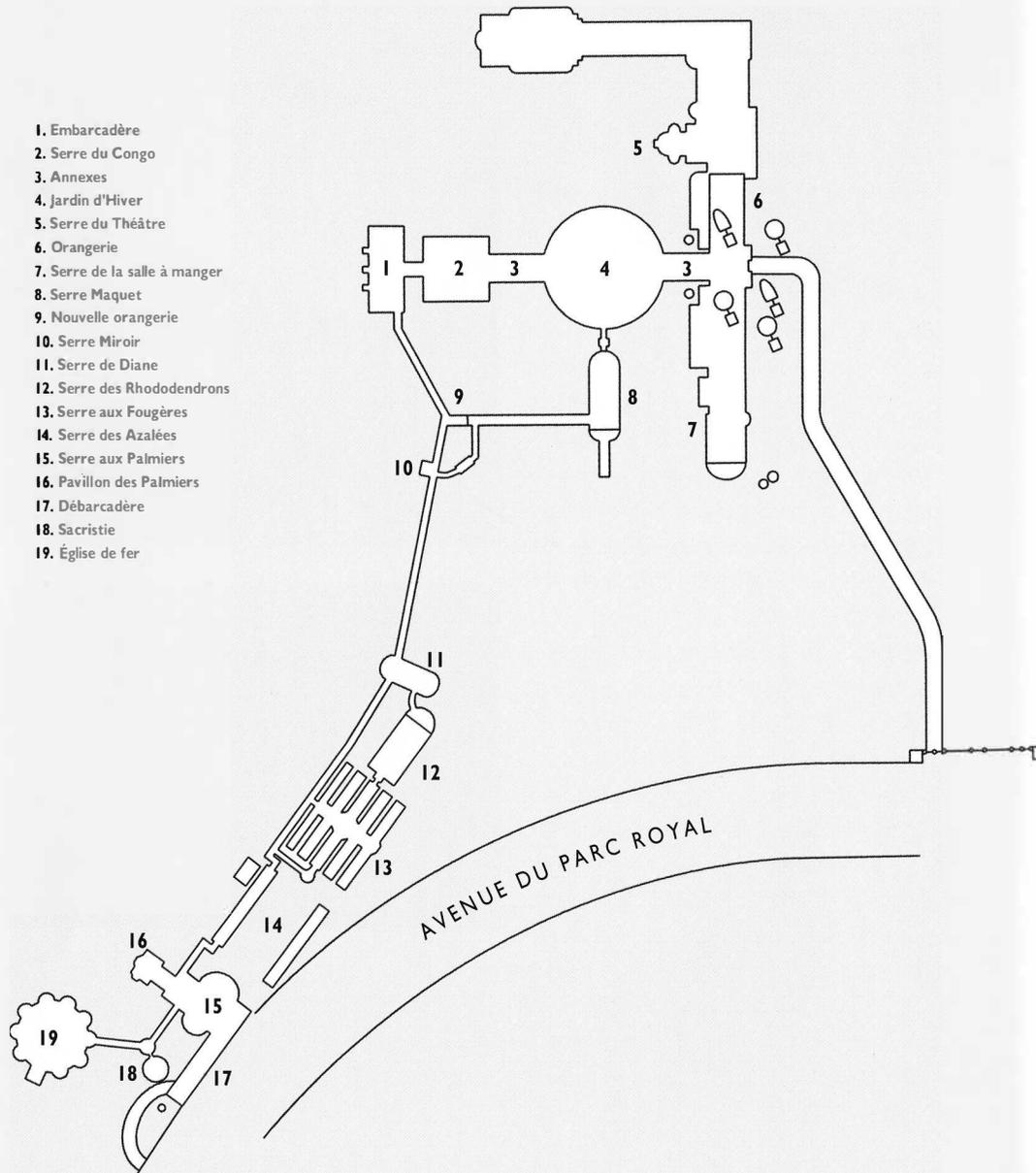
En 1913, le gros-œuvre des extensions est terminé, à l'exception de la galerie d'honneur et de l'escalier, achevés plus tard par l'architecte Octave Flanneau (1860-1939). Depuis, le château n'a plus connu de transformations majeures.

Extensions vues du côté droit.



Intérieur de la rotonde bibliothèque.

Les serres royales

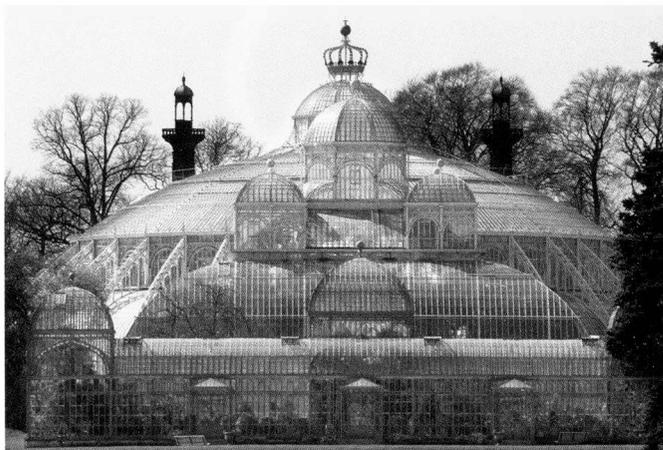


La ville de verre dans un paysage campagnard (carte postale de 1912).

Restaurées récemment par la Régie des bâtiments de l'État et par la Donation royale, les serres royales ont été édifiées à l'instigation de Léopold II par les architectes Alphonse Balat et Henri Maquet (1839-1909) entre 1874 et 1902. Elles sont ouvertes au public pendant une partie du printemps, selon une tradition qui remonte au roi-bâtitseur, soucieux de permettre au plus grand nombre de profiter de ses collections de plantes, parmi lesquelles se distinguent :

- les orangers, provenant de l'orangerie de Tervueren érigée par les archiducs Albert et Isabelle. 44 sujets sur les 150 à l'origine existent encore aujourd'hui ;
- les palmiers, provenant du château du duc d'Arenberg à Enghien ;
- les camélias, véritable passion de Léopold II pour qui « les fleurs furent sa poésie et comme sa revanche contre les exigences de la réalité » (VAN YPERSELE). 296 variétés de cette plante, très en vogue à la moitié du XIX^e siècle, sont présentes, dont plusieurs cultivars belges. Sur un parcours vallonné de 700 mètres à travers galeries, escaliers et souterrains, la superficie au sol des 36 pavillons et des galeries de la ville de verre et d'acier s'étend sur un hectare et demi, pour une couverture vitrée de deux hectares et demi. L'eau de chauffage y est distribuée par un réseau de 14 kilomètres de tuyaux et mise à température par 14 chaudières consommant 800.000 litres de mazout

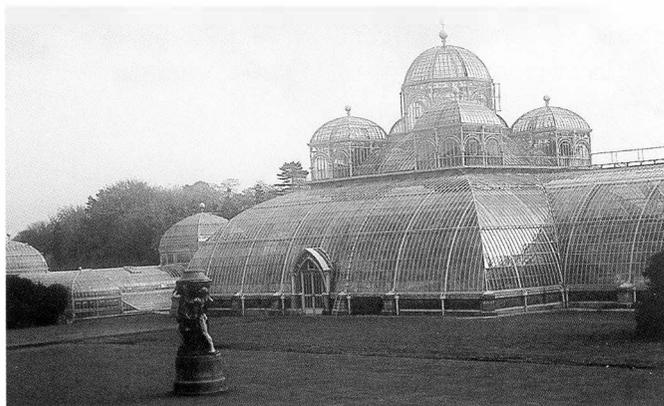
La serre de l'Embarcadère, celle du Congo et le jardin d'Hiver en enfilade. On distingue, à l'arrière-plan, deux cheminées des chaudières.



par an. Les cheminées des chaudières, très décoratives, sont adroitement intégrées dans l'ensemble des serres. L'eau d'arrosage est pompée dans l'étang aux Carpes situé en contrebas des serres.

UNE VILLE DE VERRE ET D'ACIER

L'idée de doter Laeken d'un jardin d'Hiver germe dans l'esprit de Léopold II quelques années à peine après son accession au trône. En 1868 déjà, il sollicite les conseils du célèbre botaniste Jean Linden (1817-1898) dont les collections sont rassemblées au parc Léopold. S'il ambitionne de doter le château d'un ensemble de serres, ce n'est pas uniquement pour céder à une mode ostentatoire qui consiste à posséder un jardin d'Hiver d'espèces rares et exotiques à exhiber à ses hôtes. Fidèle à son souci de transformer le château en palais de la



Serre du Congo.



Serre de l'Embarcadère et un compartiment.

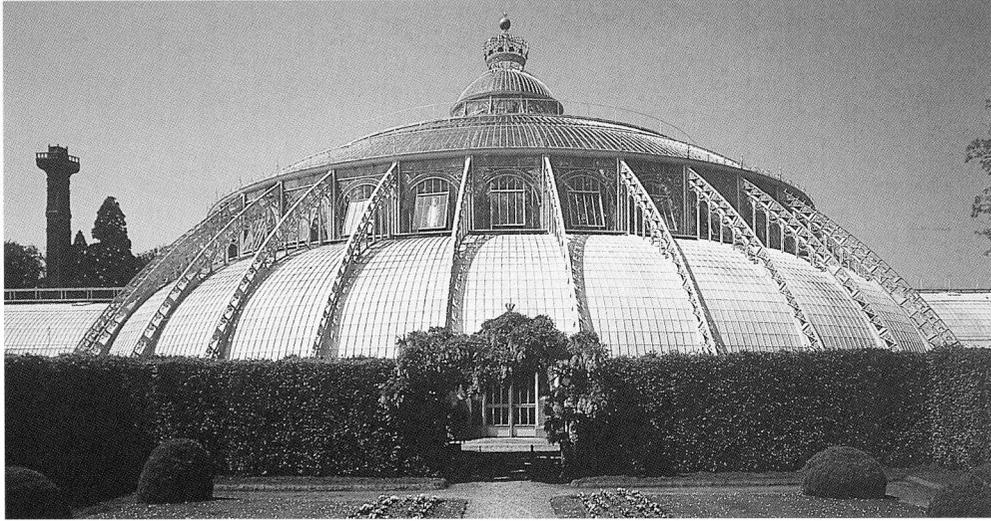
Nation, il veut en faire à la fois un outil de réception – grâce au caractère multifonctionnel de cet espace-jardin transformable en salle à manger, en salle de fête ou en salle de spectacle – et un outil de promotion de l'industrie belge, dont le modernisme et la créativité impressionneront fatalement ses invités.

Au grand dam du roi, le scientifique Jean Linden est davantage préoccupé par le chauffage des serres que par leur esthétique. Sous nos latitudes, un chauffage efficace est en effet primordial pour la conservation des plantes tropicales. Entre le mur aveugle de l'orangerie, censé absorber la chaleur pour la restituer à l'intérieur; et le système complexe de galeries et de tuyaux diffusant la vapeur chaude, une révolution s'est produite. L'explosion de la mode des serres à laquelle on assiste à travers l'Europe – *Crystal Palace* (Londres, 1850), *Palm House* (Kew Gardens, 1845-1847), *Palmgarten* (Francfort, 1868-1869), *Glazen Palast* (Munich, 1872) – coïncide avec l'essor simultané de la fabrication industrielle de fonte et d'acier à partir du minerai de fer et de verre plat.

LE JARDIN D'HIVER (1874-1880)

Pour assurer la monumentalité de son projet, Léopold II finit par convaincre son architecte personnel, Alphonse Balat, de prêter son concours.

Ce dernier a déjà eu l'occasion de se faire la main en concevant les jardins d'hiver des châteaux de Beauraing, de Jehay, de Presles et du palais d'Assche. C'est lui aussi qui, en 1854, dessine la charmante



Jardin d'Hiver.

serre Victoria du Jardin Botanique, sorte de brouillon en miniature du jardin d'Hiver. Le *Crystal Palace* réalisé quelques années plus tôt à Londres par Joseph Paxton doit aussi l'inspirer:

Gédéon Bordiau, confronté à un problème analogue lors de la construction des halles du Cinquantenaire dans la perspective de l'exposition industrielle de 1880, n'a pas tari d'éloges face aux réalisations de son collègue: « Cette vaste rotonde (...) est un véritable modèle de logique en même temps que de science de l'art difficile de l'ingénieur. Rien n'y est laissé au hasard, à la fantaisie; rien n'est consacré à l'ornementation inutile; chaque élément a sa fonction sagement calculée et tel détail, purement décoratif pour le profane, joue son rôle concourant à la stabilité de l'ensemble » (GOEDLEVEN, p. 60).

Pourtant, si le résultat tend à prouver que l'architecte affronte les problèmes techniques liés à la forme de l'édifice et aux matériaux dont il se compose avec une maîtrise étonnante, cela ne se fera pas sans mal. Six années de labeur seront nécessaires entre ses premiers dessins, adressés à l'entrepreneur Durieux, patron de la SA Ateliers de la Dyle, en avril 1874 et l'inauguration de l'édifice. Tout est l'objet de discussions et d'épures: le nombre de colonnes, la forme de la coupole, son couronnement, etc. Montée en 1875, la coupole est couverte de plaques de verre l'année suivante. Le système de chauffage central des serres sera mis au point après trois ans de recherches, non sans devoir recourir à deux entreprises différentes.



Couronne en forme de corolle à douze pétales.



Colonnade dorique en pierre de taille et arcs-boutants métalliques au-dessus du promenoir.

Flambant neuf, le jardin d'Hiver abrite sa première cérémonie officielle en mai 1880, lors des fiançailles de la princesse Stéphanie avec l'archiduc Rodolphe, héritier de la maison d'Autriche. Est également achevée à la même occasion, la serre aux Camélias, remplacée, en 1902, par la serre Maquet située de l'autre côté du jardin d'Hiver. De forme allongée et voûtée en berceau, elle a été bâtie par Henri Maquet et abrite la collection des plantes préférées du souverain, les camélias. Victime des outrages du temps, elle a été entièrement démontée et reconstruite avant d'être inaugurée une seconde fois en 2002.

Le jardin d'Hiver est le point central du palais de verre et d'acier. La rotonde de 57 mètres de diamètre et de 25 mètres de hauteur se compose d'une coupole entourée d'une galerie circulaire surmontée par de grands arcs-boutants. Elle est coiffée d'une lanterne magnifique, garnie d'une couronne royale, qui n'est pas sans évoquer la *Palm House* des jardins royaux de Kew situés au bord de la Tamise, au sud-ouest de Londres.

La gigantesque verrière repose sur 36 colonnes doriques cannelées. Des arcades métalliques, reliées à mi-hauteur aux 36 grands arcs de la coupole, viennent prendre appui sur celles-ci. Les pieds des arcs reposent sur un socle de pierre et de brique tandis que leurs têtes sont maintenues par une couronne en forme de corolle à douze pétales dont chacun reçoit la butée de trois arcs. La colonnade, reliée



Motifs d'arcades.

par une architrave à motifs de gouttes sous entablement, apporte à l'architecture immatérielle de la serre une impression de stabilité et de robustesse. C'est aussi la signature néoclassique de l'architecte. La serre abrite plusieurs espèces de palmiers, des dattiers, sabals, howeas, fougères arborescentes, bananiers, zamias, aralias et autres daturas.

Le dôme du jardin d'Hiver est relié par des galeries vitrées – grands corridors en arcs cintrés de 15 mètres de long sur 8 mètres de haut – à la serre du Congo et à l'orangerie, construite en 1817 par Guillaume I^{er}.



Couronne en forme de corolle à douze pétales.

De facture classique, l'orangerie s'étend sur 97 mètres le long du flanc gauche du château. Outre les orangers, elle abrite une collection de lauriers, de rhododendrons et de camélias, au milieu desquels trône un buste de Léopold II sculpté par Jef Lambeau (1852-1908). Elle a fait l'objet d'importantes transformations en 1883: prolongation par une serre dite « de la Salle à manger »; percement d'une ample galerie de liaison et de deux serres annexes dans le mur nord, aveugle jusque-là; ajout d'une colonnade intérieure de style toscan sur laquelle reposent les poutres de la toiture. Celle-ci est, en outre, cernée d'une splendide corniche à balustrade surmontée de vases en pierre.

À l'arrière du théâtre qui jouxte l'orangerie, la serre du Théâtre a été reconstruite à deux reprises: par Charles Girault, lors des travaux d'agrandissement en 1905 et à l'occasion des travaux de restauration entrepris par la Régie des bâtiments en 2002. Trop légers, les profils utilisés au début du XX^e siècle avaient subi des déformations importantes. La serre se compose d'un vaisseau central à la voûte arrondie et de plusieurs niches encastrées.

Deuxième ensemble, voisin du jardin d'Hiver, les serres de l'Embarcadère et du Congo voient le jour en 1886-1887, un an après la reconnaissance de la souveraineté de Léopold II sur la colonie africaine. Celui-ci voulait y abriter des plantes en provenance de la colonie mais, peu d'entre elles se prêtant à la culture en serre, il a dû se contenter d'y planter palmiers, caoutchoucs et fougères.



La serre de l'Embarcadère – autrefois serre Perron, qui devait devenir la porte d'accès à la gare souterraine desservant le château – est devenue un hall d'accueil pour les invités aux réceptions organisées dans le jardin d'Hiver ou dans la salle à manger. Un vestiaire est aménagé dans l'espace derrière le mur. Elle se compose de deux compartiments longitudinaux coiffés d'une voûte en berceau: le premier est percé de trois portes et comporte deux pavillons d'angle à lanternes; le centre du second est coiffé d'une coupole quadrangulaire supportée par des colonnes corinthiennes métalliques. Les statues de l'Aurore et le Soir de Charles Van der Stappen (1843-1910) ornent cet espace agrémenté de vases ramenés de Chine par Léopold II et remplis de *medinillas*, plantes tropicales des Philippines.

De l'Embarcadère, on accède, par un grand escalier de marbre blanc couvert d'une voûte en arc brisé, à la serre du Congo. Bâtiment rectangulaire à coupole centrale octogonale flanquée de quatre coupoles carrées, sa toiture est portée par de minces colonnes en fonte surmontées de chapiteaux corinthiens et coiffée de l'Étoile, symbole de l'État du Congo dont Léopold II est proclamé souverain au congrès de Berlin en 1885.

À la fin de cette première phase de travaux, le 24 décembre 1891, Léopold II accueille dans le jardin d'Hiver les quelque 600 ouvriers qui ont participé au chantier. Le bleu de travail de rigueur, ils sont invités par le roi à un buffet suivi d'un concert et d'une visite des installations. Cet événement, inusité pour l'époque, soulignait la volonté du monarque d'en faire un pôle d'attraction ouvert à tous.



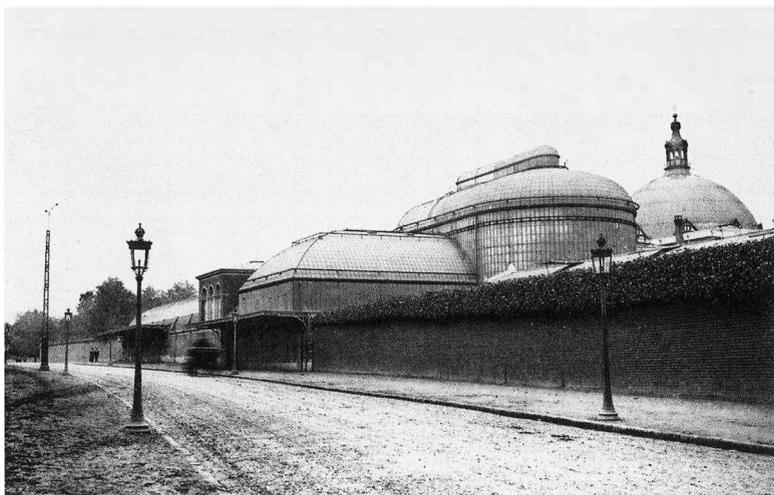
La serre de la salle à manger prolonge l'orangerie depuis 1883.

L'orangerie abrite, notamment, une belle collection d'orangers.

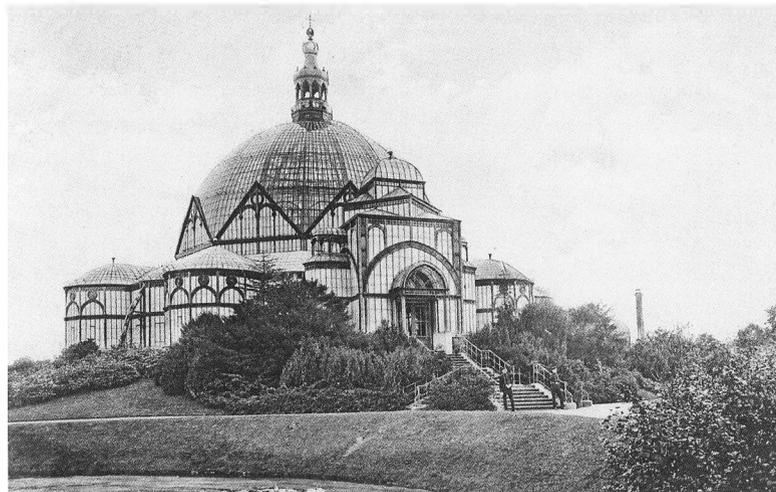
LE PLATEAU DES PALMIERS (1892-1905)

Deuxième centre de la ville de verre, à côté du jardin d'Hiver, le plateau des Palmiers est situé à l'extrémité de la propriété, près de l'avenue du Parc Royal. Il s'est développé entre 1892 et 1905 autour de la serre aux Palmiers et de l'église de fer.

La serre aux Palmiers a la forme d'une église avec sa nef, son transept, son abside terminée par une serre circulaire basse et ses voûtes en forme de palmes. Certains arcs de son armature métallique sont décorés de plaques aux motifs végétaux évoquant l'Art nouveau, alors en plein essor. Comme dans les autres serres, des motifs de volutes sont découpés dans les plaques des autres arcades. On trouve dans la serre aux Palmiers la même végétation que dans la serre du Congo : caoutchoucs, bananiers, palmiers et orchidées. La frondaison des palmiers menaçant de percer la toiture, ces derniers ont dû être descendus dans une fosse de trois mètres de profondeur. Une galerie, surnommée « le chemin du paradis », relie la serre aux Palmiers à la sacristie et à l'église. Un escalier donne en outre accès au pavillon des Palmiers (1880), refuge de Léopold II pendant la dernière année de sa vie et de la reine Élisabeth à la mort de son mari. Il se compose d'une simple chambre précédée d'un office. La reine avait également fait construire, en 1938, un atelier de sculpture surmonté d'un toit de chaume et pourvu d'une baie vitrée vers le parc. Elle y a notamment sculpté le buste de Louis Paras, jardinier en chef des serres entre 1921 et 1939.



Serre aux Palmiers du côté de l'avenue du Parc Royal.



Église de fer.

Pour rejoindre l'entrée des visiteurs, on traverse la serre aux Azalées qui est la seule serre de culture livrée préfabriquée par la Compagnie continentale d'horticulture de Gand. Elle ne présente d'ailleurs pas d'intérêt particulier. La serre du Débarcadère, par contre, frappe par sa voûte en berceau soutenue par des piliers de fonte. Elle sert de pavillon d'accueil lors de l'ouverture des serres au public. Une copie du David de Donatello y trône au milieu d'un parterre.

L'église de fer et la sacristie datent de 1895, mais ne resteront en service qu'une dizaine d'années; le temps, pour Charles Girault, d'intégrer une chapelle dans la nouvelle aile droite du château. Étonnant que cette église de verre et de fer, en forme de croix byzantine à sept chapelles rayonnantes, surmontée d'une coupole octogonale reposant sur huit colonnes de granit et coiffée d'un clocher. Dernière œuvre de Alphonse Balat avant sa mort survenue la même année, elle pouvait contenir près de 800 personnes. Elle était ornée de nombreuses plantes dont une double allée de palmiers de part et d'autre d'un passage central. Avec la sacristie, elle a été entièrement transformée en 1937.

Une grande galerie – vaste couloir de plus de 200 mètres de long – vient ensuite relier la serre aux Palmiers et le jardin d'Hiver via la serre de l'Embarcadère. Géraniums, fuchsias, héliotropes aux fleurs lilas à l'odeur sucrée et abutilons aux couleurs du drapeau belge en sont la décoration principale. Elle est divisée en trois tronçons distincts : de la serre aux Azalées à la serre de Diane, avec deux galeries

latérales aboutissant, l'une, à la statue de Diane de Gabès, l'autre, dite la Croix aux Fougères, à une dizaine de serres de culture; de la serre de Diane à la serre Miroir, affublée d'un pavillon d'entrée et d'une nouvelle orangerie; de la serre Miroir à la serre de l'Embarcadère par un souterrain dont les murs sont couverts de figuiers rampants, piqués de fougères.

Traversée par la grande galerie qui la coupe en deux, la serre de Diane est une réplique en miniature du vaisseau central bombé de la serre aux Palmiers. Une statue de Diane chasseresse se dresse au milieu des fougères arborescentes, palmiers, polypodes, dombéyas, eucalyptus, orchidées et autres chamærops. Elle faisait face autrefois à un Narcisse, aujourd'hui disparu.

La serre Miroir abrite un bel escalier à angle droit surmonté d'un toit vitré en croisées d'ogives auquel pend une fougère royale. Les murs sont une nouvelle fois couverts de figuiers rampants piqués de fougères à comès d'élan, tandis que le coin supérieur abrite un cannelier. La rampe est couverte d'une plante grimpante, résultat d'un croisement entre un lierre et un fatsia.

La nouvelle orangerie, réplique miniature de la précédente, est située sur un embranchement entre la serre Miroir et la serre Maquet. Construite par Henri Maquet en même temps que la serre du Petit Théâtre, elle présente de grandes fenêtres en plein cintre et une terrasse promenoir avec balustrades. Elle est actuellement utilisée pour la culture de plantes d'appartement.



Copie du David de Donatello dans la serre du Débarcadère.

Diane de Gabès située dans une galerie latérale de la grande galerie.



Vue d'ensemble de la Tour japonaise et du Pavillon chinois.

LA TOUR JAPONAISE ET LE PAVILLON CHINOIS

Fruit d'une initiative de Léopold II, l'ensemble formé par le Pavillon chinois et la Tour japonaise se situe à mi-chemin entre les authentiques constructions orientales et les chinoiseries en vogue dans les palais européens du XVIII^e siècle.

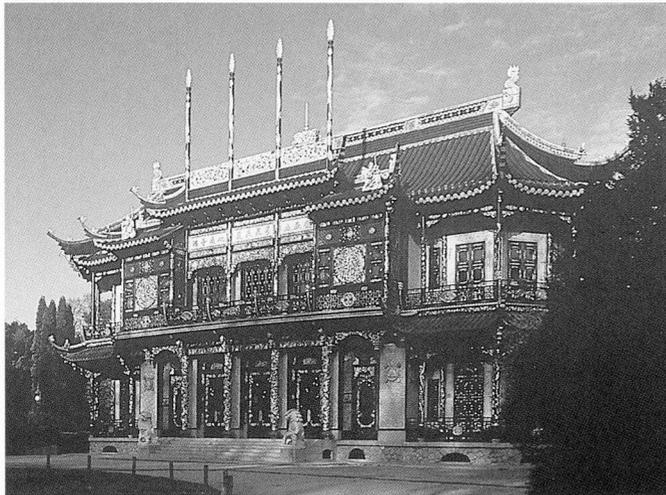
Lorsqu'il visite l'Exposition de Paris en 1900, Léopold II est subjugué par la Tour japonaise présentée dans le cadre d'une attraction intitulée « le tour du Monde »; vaste panorama d'un voyage imaginaire autour du monde, mis en scène par la *Compagnie des Messageries maritimes*. Il rêve aussitôt d'en construire une réplique à la limite de son domaine de Laeken.

Sans doute se souvient-il d'un premier édifice construit dans le parc du château de Schoonenberg par Louis Montoyer, à la demande des archiducs d'Autriche. Une tour chinoise, composée de onze étages ornés de clochettes, surplombait des serres. Au rez-de-chaussée se trouvaient un salon et une pagode. À l'état de ruine, elle fut détruite en 1803 afin d'en récupérer les matériaux.



Tour japonaise depuis le parc du domaine royal.

Pavillon chinois. Seules les façades ont une décoration chinoise en bois sculpté.



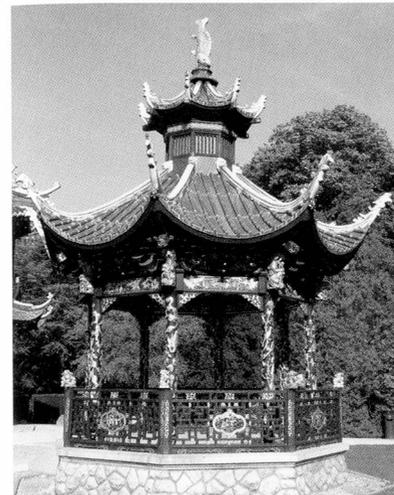
Cette initiative souligne moins l'intérêt du souverain pour la culture asiatique que son souci pédagogique d'inciter ses concitoyens à découvrir des civilisations méconnues et d'éveiller leur intérêt commercial pour le vaste monde. Il voulait aussi donner une dimension culturelle et internationale à l'endroit, espérant, par cet argument, attirer la bourgeoisie à Laeken. L'installation de la fontaine de Neptune et un projet, non réalisé, de théâtre en plein air dans le voisinage allaient dans le même sens.

La construction de la Tour japonaise et du Pavillon chinois voisin s'est étalée de 1901 à 1910, sous la direction et d'après les plans d'Alexandre Marcel (1860-1925), architecte de la tour de l'exposition de Paris. Commencée le 25 août 1901, la Tour japonaise est terminée le 15 novembre 1904. L'architecte récupère le porche d'entrée de la tour parisienne et ajoute une galerie d'accès ainsi qu'un pavillon d'entrée du même style. Entièrement construite en bois à la manière des pagodes bouddhiques, la tour est haute de 40 mètres et abrite, à chacun de ses cinq étages, des objets d'art japonais en provenance des Musées royaux d'Art et d'Histoire.

Terminé par l'État belge en 1910, huit ans après le début de sa construction à l'initiative de Léopold II, le Pavillon chinois a été conçu à l'origine pour abriter un restaurant de luxe. Faute d'avoir trouvé le candidat adéquat, l'État y abrite d'abord une exposition commerciale de produits d'importation, ensuite une collection de porcelaines, meubles et tapisseries chinois, propriété des Musées



Tour japonaise. Escalier d'accès orné de vitraux orientaux.



royaux d'Art et d'Histoire. Seules les façades, dont la structure est européenne, ont une décoration chinoise en bois sculpté, l'intérieur étant une « chinoiserie » à la manière des palais européens du XVIII^e siècle. Les salons Delft et Saxe ont été spécialement aménagés pour le pavillon.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE LAEKEN

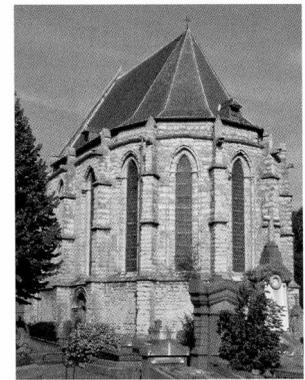
L'église Notre-Dame de Laeken a été érigée à la mémoire de Louise-Marie d'Orléans, première reine des Belges, décédée le 10 octobre 1850. Pour répondre à son souhait d'être inhumée à Laeken, il a été décidé, la même année, d'ériger une nouvelle église paroissiale. Seules la chapelle et la crypte, destinées à la sépulture des membres de la famille royale, devaient rester propriété nationale. Un concours d'architecture, assorti de contraintes budgétaires très strictes, est alors ouvert aux artistes belges. En même temps, la commune de Laeken accepte de créer une perspective – l'avenue de la Reine – et un parvis devant l'église.

Le 25 juin 1852, le jury du concours octroie le premier prix au projet n° 41 signé d'un pseudonyme – Paul Du Bois, originaire d'Ixelles – cachant l'identité de Joseph Poelaert. Il choisit la version romane du projet, tout en souhaitant qu'il soit agrandi et développé pour être digne d'un monument national. À l'origine en effet, en raison des contraintes budgétaires, l'édifice, très sobre, devait être construit en briques et flanqué d'une seule tour, coiffée d'une flèche en charpente



Le kiosque.

Pavillon chinois. Escalier menant à l'étage.



Cœur de l'ancienne église paroissiale de Laeken, située dans le cimetière.

recouverte d'ardoises. La préférence du roi Léopold I^{er} pour une version gothique et les améliorations apportées au projet par l'architecte en feront un tout autre édifice.

Financée par la cassette du roi Léopold I^{er} et par une souscription publique, la construction de l'église est entamée le 27 mai 1854. Trop occupé par la construction du Palais de Justice, Joseph Poelaert abandonne cependant le chantier en 1865, sans terminer le clocher et



L'église Notre-Dame. Les travaux sont interrompus en 1872.

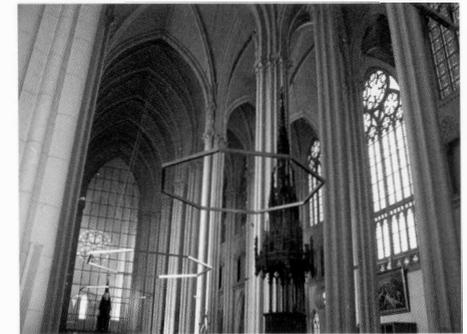
L'église ne sera terminée qu'en 1907.



l'aménagement intérieur. Il laisse la place à d'autres architectes – Antoine Trappeniers, Louis De Curte, Heinrich Von Schmidt, Alphonse Groothaers – qui achèvent l'édifice dans un style néo-gothique plus traditionnel. Ouverte au culte en 1872, l'église ne sera totalement terminée qu'en 1907.

Contrairement à ce que d'aucuns ont pu écrire, la présence de blocs de pierre non sculptés ne témoigne pas d'une volonté stylistique avant-gardiste de Poelaert, mais est le résultat de l'inachèvement de l'église. Poelaert avait prévu de sculpter les blocs sur le monument même, mais le chantier s'enlisant, le travail ne fut pas réalisé et ne pourra jamais l'être pour des raisons techniques.

Joseph Poelaert se livre néanmoins à une interprétation assez libre du style néo-gothique. En effet, si la silhouette générale de l'édifice rappelle celle des sanctuaires gothiques – triple portail, arcades, fenêtres, rosaces – les éléments décoratifs sont traités de façon différente. Chapiteaux, pinacles, crochets ou denticules sont remplacés par des blocs de pierre non sculptés. Disposés un peu partout, ils forment un amoncellement de volumes hérissés d'arêtes dessinant des lignes sac-



Vue d'ensemble à partir du cimetière.

Espace aéré et homogène de l'intérieur de l'église.

cadées. La toiture pyramidale de la chapelle royale, très pentue, accentue encore cet effet.

Ce parti esthétique n'est pourtant pas mené à son terme et une vision plus historiciste de l'art gothique reprend le dessus avec les successeurs de Poelaert. La flèche centrale de la façade, ornée de crochets, en est l'illustration la plus évidente. Plus achevé, l'intérieur de l'église est aussi beaucoup plus classique. Avec ses trois longues nefs de même hauteur, séparées par de très hautes colonnes, et son transept peu saillant, il révèle un espace aéré et homogène qui s'ouvre de toutes parts. La décoration, entièrement stucquée sur un bâti de briques, a été réalisée par les successeurs de l'architecte.



Le plus anglais des parcs bruxellois.

LE PARC DE LAEKEN

Un élément essentiel de l'urbanisation de la commune

L'aménagement du parc de Laeken est, avec le percement des avenues du Parc Royal et Jules Van Praet ainsi que l'extension du domaine royal à l'intérieur de celles-ci, l'œuvre majeure de Léopold II pour l'urbanisation de ce faubourg de Bruxelles. Le parc est indissociable du mémorial de Léopold I^{er} édifié au sommet du *Donderberg*.



Les rues du parc de Laeken.

L'avenue du Parc Royal est destinée à séparer le parc public du parc privé, en même temps que prolonger l'avenue de la Reine (1870) vers la grande ceinture routière autour de Bruxelles.

L'avenue Jules Van Praet fait partie d'un important nœud de communications qui a pour centre le Gros Tilleul et comme extrémités l'avenue de Meysse – qui relie Laeken au château de Bouchout, résidence de l'impératrice Charlotte –

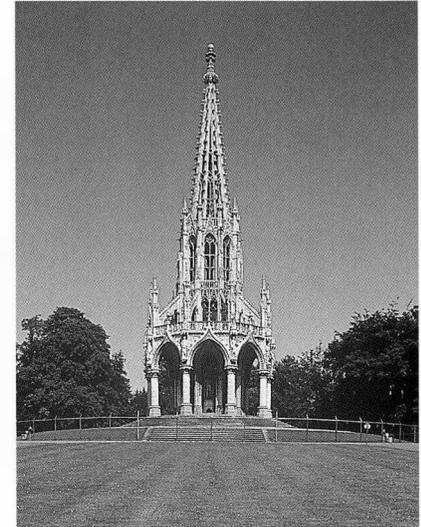
et l'avenue Jules Van Praet, nouvel élément des grands boulevards qui relie entre eux les faubourgs de la capitale.

Le principe de la création du parc public est admis dès 1867 par le gouvernement et par les autorités communales. Si les acquisitions de terrains nécessaires à sa création commencent dès l'année suivante, l'aménagement du parc mettra plus de dix ans à voir le jour. Un com-

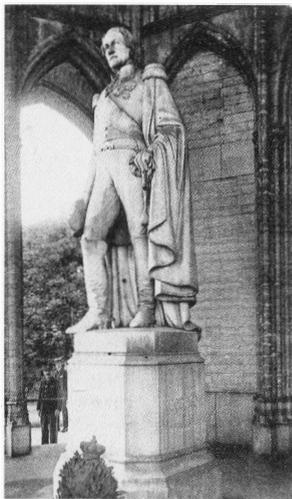
promis intervient en effet le 1^{er} avril 1877 entre le roi et l'État sur l'échange de terrains indispensables à sa création. Le roi cède à l'État seize hectares provenant de la propriété du comte Édouard de Walckiers qu'il a acquise en 1867, mais se réserve la villa du Belvédère entourée d'un hectare de jardins. Léopold II renonce encore à un hectare supplémentaire de son domaine privé pour permettre le tracé de l'avenue du Parc Royal. En échange, l'État donne au roi diverses propriétés à Laeken, le bois de Freyr situé dans la province du Luxembourg et le domaine de Ravenstein à Tervueren. Il octroie par ailleurs un crédit d'un million pour la construction du mémorial de Léopold I^{er} et l'aménagement du parc, à charge pour le roi de payer la différence.

Le parc peut ainsi être aménagé entre 1876 et 1880. Les plans de Frédéric-Édouard Keilig (1827-1895), architecte allemand déjà pressenti pour l'aménagement du bois de la Cambre, prévoient notamment le nivellement de l'antique *Donderberg*, ou montagne du Tonnerre, sur lequel sera édifié, dans l'axe du domaine royal, le mémorial de Léopold I^{er}. Axe principal de la composition, une nouvelle avenue est tracée en ellipse à la lisière du parc et du domaine dont les limites sont ainsi agrandies. L'avenue du Parc Royal remplace l'ancienne route de Bruxelles à Tamise.

Dans la foulée, le banquier Léon Lambert, prête-nom du roi, propose le percement d'une large avenue refermant l'ellipse autour du domaine royal et l'assainissement des abords du château. Il s'agissait de percer l'avenue Jules Van Praet et de remplacer un quartier pauvre et insalubre par des maisons avec jardins. C'est ainsi que le riche banquier procédera à l'expropriation de la propriété du bourgeois Van Volxem, du hameau du *Hoogeleest*, situé à l'emplacement du Pavillon chinois et de la Tour japonaise, et du *Nederleest*, qui sont intégrés dans le domaine royal. Le promoteur privé s'acquitte rapidement de sa tâche, entre 1880 et 1881, mais la mauvaise volonté de la commune de Laeken à poursuivre le tracé de l'avenue vers le canal et la chaussée de Vilvorde bloquera l'achèvement de la voirie et la mise en valeur des terrains limitrophes jusqu'en 1910. Par l'achat des terrains nécessaires, c'est finalement le roi lui-même qui permettra la création d'une avenue bordée d'espaces plantés.



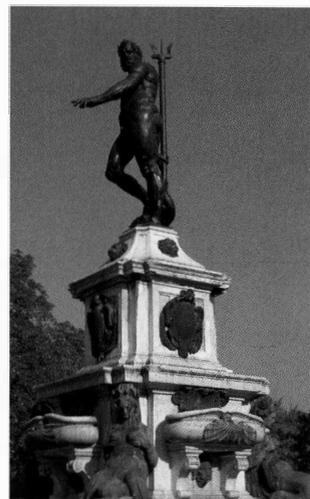
Flèche néogothique du mémorial de Léopold I^{er}.



Statue du roi Léopold I^{er}.

Fontaine Sainte-Anne
ou des Cinq Plaies.

Fontaine de Neptune.



Le plus anglais des parcs bruxellois

Le parc de Laeken, avec ses belles perspectives, ses vallons et ses bouquets d'arbres judicieusement plantés, est sans doute le plus anglais des parcs bruxellois. Il déploie ses vastes pelouses ondulées et plantées à la limite du plateau du Heysel, entre les avenues du Parc Royal et du Gros Tilleul et le boulevard du Centenaire, percé à l'occasion de l'Exposition universelle de 1935.

Pour les amateurs de panoramas, le point de vue le plus favorable se situe sur le *Donderberg*, aux alentours du mémorial de Léopold I^{er}. De ce promontoire, on aperçoit à l'horizon les tours de bureaux du quartier Nord, le Palais de Justice et, à l'avant plan, l'église Notre-Dame de Laeken, le château royal et l'Atomium.

Une double allée monumentale conduit le visiteur, un peu intimidé, aux grilles du château de Laeken. Elle est bordée de superbes massifs de magnolias qui, selon les espèces, fleurissent avant ou après l'éclosion des feuilles. À l'arrière, les *céphalotaxus* de Harrington, espèce peu courante de conifère, sont originaires du Japon et de Corée.

Les rues asphaltées et les chemins épousent les formes irrégulières du terrain dans lequel elles dessinent des arabesques tout en courbes et en lacets. La largeur des allées rappelle un passé pas si lointain où véhicules hippomobiles et ensuite automobiles paraient ou traversaient le parc en l'absence des avenues qui le ceignent aujourd'hui.

Dans les pelouses couvertes de pâquerettes écloses aux premiers rayons, on observe de nombreux marronniers communs, des aubé-

pinés abondamment fleuries au printemps, des frênes et quelques ifs, dont un if d'Irlande de belle taille, des hêtres et des érables.

Des massifs de houx de différentes variétés, de rhododendrons et de jasmins agrémentent certaines allées. Les bouquets d'arbres mélangent la vue sur les pavillons et monuments qui parsèment le parc.

Derrière le mémorial de Léopold I^{er}, le parc semble abandonné. L'avenue des Pervenches s'arrête brusquement en haut d'une pente en friche, abrupte et ravinée. Après l'Exposition universelle de 1958, on l'a dénommée avenue de la Passerelle Prolongée. Cette passerelle, dont une amorce a été conservée dans le parc d'Osseghem, en face, permettait de passer au-dessus de la section étrangère de l'exposition. À sa gauche, un reliquat forestier sur une colline, le *Katenberg*, est clôturé depuis vingt ans en raison de l'érosion des pentes du massif et de la menace de chutes d'arbres. Comble de l'ironie et de la résignation, le grillage métallique de la clôture a été remplacé récemment.



Chapelle Sainte-Anne.

LES MONUMENTS DU PARC DE LAEKEN

• **LE MÉMORIAL DE LÉOPOLD I^{er}** : édifié en 1880 dans l'axe de la cour d'honneur du château royal au sommet du *Donderberg*, il est dû à l'architecte Louis de Curte (1817-1891) qui en a fait un pastiche du style gothique flamboyant, comportant neuf arcades couronnées de neuf pinacles abritant une figure représentant chacune des provinces du Royaume. La statue de Léopold I^{er} est due au ciseau du sculpteur Guillaume Geefs (1805-1885).

• **LE PAVILLON CIRCULAIRE DES ÉTATS-UNIS** à l'Exposition universelle de 1958 : seul le petit bâtiment circulaire d'entrée a été conservé. L'énorme « palais du rêve » de 115 mètres de diamètre abritait des salles de spectacle, des studios d'enregistrement de radio et de télévision. Le bâtiment, cédé à la Ville de Bruxelles par les États-Unis, est occupé aujourd'hui par la VRT (*Vlaamse Radio en Televisie*).

• **LA CHAPELLE SAINTE-ANNE** : autrefois haut lieu de pèlerinage, sa frêle silhouette blanche, coiffée d'ardoises et d'un clocheton minuscule, dégage un charme réel. Sa construction remonte sans doute au XIV^e siècle. La drève Sainte-Anne, qui

reliait autrefois le cœur du village à la chapelle qu'elle longeait sur sa gauche, avait été aménagée et bordée de quatre rangées de tilleuls sous le règne de l'infante Isabelle, au moment de la construction de la fontaine. Cette drève était fermée de barrières « pour en défendre l'entrée aux carrosses et aux animaux ennemis de la politesse du chemin... »

• **LA FONTAINE SAINTE-ANNE OU DES CINQ PLAIES** : cette fontaine a remplacé une source miraculeuse qui jaillissait au pied d'un chêne dans lequel était gravée l'image de la mère de Marie. Les pèlerins venaient y implorer la guérison de leurs maux. En 1625, l'infante Isabelle aménage la source en fontaine monumentale sertie dans un bassin de pierre. La balustrade en fer forgé a été ajoutée en 1869 pour des raisons de sécurité. La fontaine est alimentée par un puits dont le trop-plein se déverse dans les étangs du domaine royal.

• **LA FONTAINE DE NEPTUNE** : copie de la fontaine de Jean Boulogne par le fondeur romain G. Sangiorgi, elle fut réalisée en 1902 à partir du moule de l'original et placée au Gros Tilleul en février 1904.

LE SQUARE DU VINGT-ET-UN JUILLET

La création du square du Vingt-et-un Juillet est à replacer dans le contexte de la volonté du roi Léopold II d'assainir et d'embellir les abords immédiats du domaine royal de Laeken. Le 6 octobre 1905, après avoir approuvé et programmé le voûtement du Molenbeek,

L'entrée du square à l'époque où le Molenbeek coulait encore à ciel ouvert.



Le jardin réaménagé par René Pechère.

du mémorial de la reine Astrid a entraîné un réaménagement du jardin sous la houlette de René Pechère (1908-2002).

La mise en scène du mémorial commence par une double allée majestueuse, alignée sur les bas-côtés du mausolée. Elle est bordée de tilleuls palissés et, près des grilles, d'un arbre à papier très rare. Au centre, un vénérable hêtre à la frondaison majestueuse se dresse sur une vaste pelouse délimitée par des ifs taillés en cône. Deux dou-

zaines de parterres rythment le pas entre un tapis de gazon et chaque allée latérale.

Le square comportait, à l'origine, un édicule circulaire, un pavillon de garde et un kiosque à musique. Ce n'est que plus tard, peu avant la Seconde Guerre mondiale, qu'il a été consacré au souvenir de la reine Astrid. La colonnade articulée autour d'une rotonde est l'œuvre de l'architecte Paul Bonduelle (1877-1955). Le dôme abrite une statue hiératique de la reine Astrid, sculptée par Jan Boedts (1904-1973). L'ensemble a été inauguré le 21 juillet 1938.

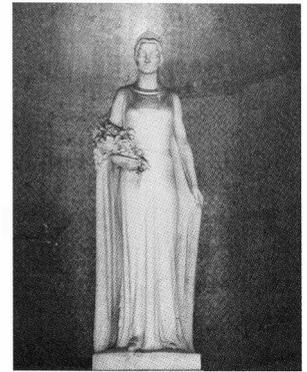
LE DOMAINE DU STUYVENBERG

À l'origine, le domaine rassemblait deux propriétés distinctes, séparées par un chemin creux, le *Paepenweg* : le château-ferme du Stuyvenberg, appelé la ferme rose, et le château Meyer qui porte le nom de la propriété.

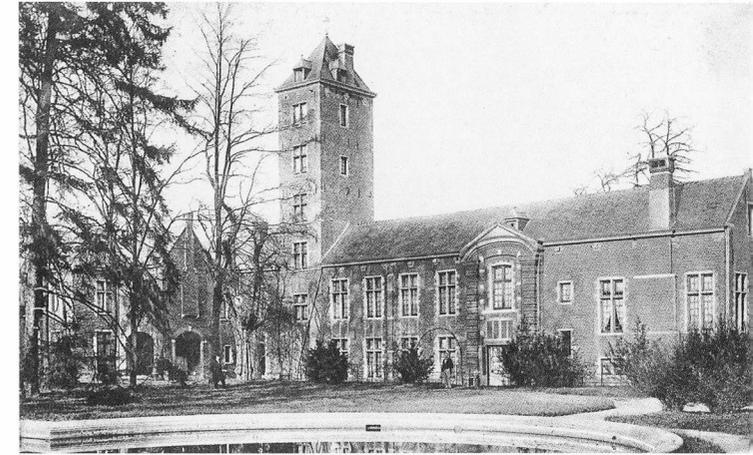
La ferme rose a été construite en 1713 au milieu des champs par Jean Sirejacob, conseiller au Mont-de-Piété. Marc-Julien Deby, bourgmestre de Laeken de 1834 à 1859, l'achète en 1829, avant de la céder, onze ans plus tard, à l'État belge. Elle entre ensuite dans le patrimoine de Léopold II dans le cadre du vaste échange de terrains nécessaires à la création du parc public de Laeken.

Vers 1890, sous les auspices des architectes anglais Kidney et Berry, la ferme est restaurée pour y abriter une grange, des étables et une faisanderie, tandis qu'un nouveau bâtiment est construit à droite de la tour. Léopold III y fera transférer la buanderie au moment de s'installer dans le château voisin.

Au moment de se séparer de la ferme rose, Marc-Julien Deby achète la propriété voisine pour y construire un château, dit du Stelenbosch. Celui-ci à peine achevé, il vend la propriété qui entre bientôt dans le patrimoine d'Arcadie Claret, épouse de Frédéric Meyer et maîtresse du roi Léopold I^{er} dont elle aura deux enfants.



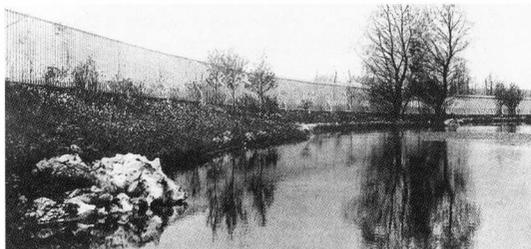
Statue de la reine Astrid, de Jan Boedts.



La ferme rose (1713).

Le 9 mars 1889, Léopold II fait l'acquisition du château Meyer dans le cadre de ses projets pour Laeken. Comme d'habitude, il utilise les services d'un homme de paille, le capitaine des Grenadiers, Léonce-Hubert Marlier, pour exécuter la transaction avec « une certaine dame » qu'il n'apprécie guère et qui, de surcroît, a retardé l'acquisition par des prétentions financières exagérées. Il fait aussitôt transformer le château par son architecte attitré, Alphonse Balat. Celui-ci rehausse le premier étage, y ajoute un second ainsi qu'une annexe sur caves pour la salle à manger. En 1904, Charles Girault construit, adossée à la façade, la tour circulaire qui abrite un escalier. L'architecte paysagiste

L'étang du château.



Villa du Stuyvenberg après transformation.

Émile Lainé dessine de son côté des jardins à la française autour de deux pièces d'eau sur le pourtour du château, la partie basse étant consacrée à la culture horticole.

Après être resté longtemps occupé par la seule lingerie, le château du Stuyvenberg accueillera la famille de Léopold III de 1929 à 1935. Le futur roi en profitera pour faire aménager, par l'architecte Schmitz, un cabinet de travail et des chambres. Il fait également modifier l'escalier, qui atteint désormais le second étage. La reine Élisabeth y trouvera ensuite refuge de 1951 à 1965, année de son décès. La villa accueillera ensuite des hôtes étrangers en visite à Bruxelles et des conclaves gouvernementaux avant de devenir la résidence de la reine Fabiola après le décès de son époux.

Un pont de fer et de bois, imaginé par Henri Maquet et démonté en 1996 pour cause de vétusté, reliait la propriété au « fleuriste du Stuyvenberg » au-dessus de l'avenue des Robiniers. C'est dans ce jardin, ancienne propriété des Vanderborgh, que le monarque avait fait installer des serres de culture.

Le domaine du Stuyvenberg fait partie de la donation royale par laquelle Léopold II a cédé certaines de ses propriétés à l'État belge. Il est actuellement partagé entre la reine Fabiola qui occupe le château, son secrétariat, installé dans la ferme rose, et la famille de la princesse Astrid qui occupe une demeure construite récemment près de l'ancienne annexe de la ferme.

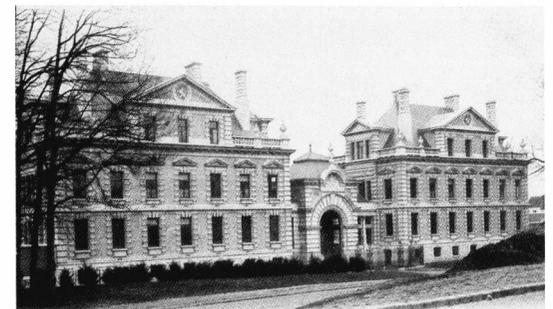
LA CASERNE DES GRENADIERS

À proximité du Stuyvenberg, au coin de l'avenue des Robiniers, de la rue Médori et de la drève Sainte-Anne, se dresse la façade monumentale de la caserne des Grenadiers. Ceux-ci étaient, depuis 1840, chargés de la surveillance des palais royaux.

Les plans d'agrandissement du château de Laeken entraînant la disparition de la caserne située sur son flanc droit, le relogement du détachement des Grenadiers de Laeken était devenu indispensable. Léopold II s'en était d'ailleurs personnellement préoccupé dès 1896. Après la signature, le 20 décembre 1897, d'un arrêté autorisant l'expropriation pour cause d'utilité publique des terrains nécessaires, les premiers travaux, qui concernaient l'entrée principale et les pavillons transversaux, sont adjugés le 7 novembre 1899. Les soldats intègrent leurs nouvelles installations trois ans plus tard, le 22 septembre 1902.

L'architecte Jules-Jacques Van Ysendijck (1836-1901) signe ici une de ses dernières grandes œuvres. Avec d'autres, il est à l'origine du regain de faveur du style Renaissance flamande dans nos contrées. Il est, notamment, l'architecte des maisons communales de Schaerbeek et d'Anderlecht, construites dans le même style régionaliste qui se distingue par un caractère monumental, le recours à des matériaux nobles du terroir; sans renier l'apport du verre et de l'acier, et l'appel aux métiers d'artisans locaux pour la sculpture.

Si les bâtiments de style néo-Renaissance flamande sont encensés pour la modernité de leurs installations, d'aucuns regrettent qu'on ait sacrifié à leur profit un morceau de campagne encore intact. Le corps principal est constitué de deux ailes symétriques alliant la pierre et la brique, surmontées de frontons et reliées entre elles par un porche monumental qui débouche sur une cour d'honneur.



Les deux ailes symétriques du corps d'entrée principal.

Façades des pavillons le long de la drève Sainte-Anne.

Bâtiments rectilignes autour de la cour intérieure.

Après différents occupants, dont un régiment de défense antiaérienne dans l'entre-deux-guerres, l'École des Cadets intègre les bâtiments au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, mettant fin à une dispersion de ses effectifs dans plusieurs villes belges. Avant de fermer définitivement ses portes le 30 juin 1991, elle partageait les locaux avec l'école de formation pour sous-lieutenants jusqu'à son absorption par l'École royale militaire. Un centre de formation de la police fédérale occupe encore les lieux aujourd'hui.

LA VILLA DU BELVÈDÈRE

La villa du Belvédère a été construite en 1788 par Antoine Payen pour le compte d'Édouard de Walckiers (1758-1837), homme influent qui cumulait la fonction de receveur général des Finances et de gestionnaire de banque. Vivant en exil à Paris, Édouard s'empêtre dans la débâcle de la Révolution brabançonne qu'il finance



L'ajout d'une coupole et d'un belvédère à la villa s'inspire des villas italiennes de la Renaissance.

en vain et, ruiné, vend son bien à Jean-Baptiste Cartinel. Ambitieux, ce dernier agrandit la propriété à huit hectares et la surnomme désormais le « petit Laeken ». À son décès, le domaine est racheté par François-Philippe de Haussy (1789-1869) qui a été ministre de la Justice avant de devenir le premier gouverneur de la Banque nationale de Belgique, fonction qu'il exercera pendant

vingt ans. Il agrandit l'arrière de la villa, y ajoute des annexes et un belvédère à coupole.

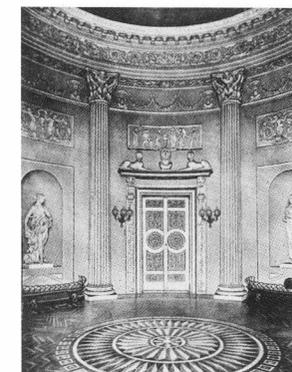
Le 29 octobre 1867, au terme de longues négociations toujours empreintes de courtoisie, la villa est rachetée pour 500.000 francs or par Léopold II. Alors que le roi avait d'abord songé y installer sa sœur, l'impératrice Charlotte, pendant la saison d'hiver, de Haussy y séjournera finalement jusqu'à sa mort. En 1876, Léopold II, qui n'envisage plus d'usage particulier pour la propriété, accepte de l'amputer largement au profit du parc de Laeken.

Après un bref séjour de la princesse Clémentine, fille cadette de Léopold II, dans l'attente de son mariage avec le prince Napoléon, la villa reste inoccupée pendant plus de cinquante ans ; seules les annexes sont utilisées par les services du palais. En 1958, elle accueille les bureaux du Commissariat général de l'exposition avant d'être mise à la disposition des princes de Liège après leur mariage. Des travaux de restauration sont entrepris et le jardin, qui retrouve sa taille initiale, est clôturé. La résidence est toujours occupée par les souverains qui, lors de leur accession au trône, ont préféré son cadre plus intime aux fastes du château.

* * *

Malgré une histoire mouvementée de plus de deux siècles et des interventions de plusieurs de ses occupants successifs, le domaine royal de Laeken et ses abords restent un ensemble architectural et paysager remarquable de cohésion et d'équilibre. La « campagne » de Schoonenberg s'est muée sans heurts en château royal parce que ses architectes ont su la transformer et l'agrandir sans altérer ses lignes classiques.

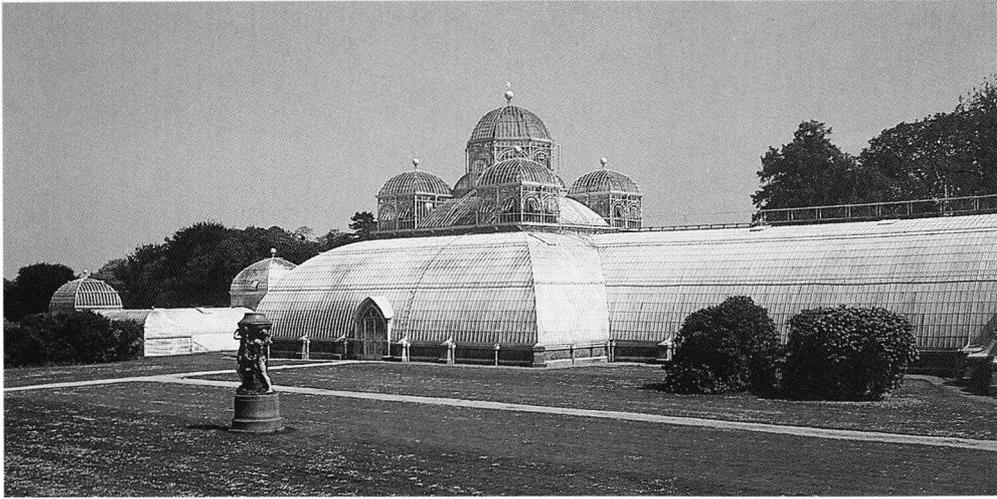
Après un siècle sans modification majeure, des travaux de restauration et de rafraîchissement intensifs ont été entrepris depuis l'accession au trône des souverains actuels, dans un souci de préservation du patrimoine national. La Régie des bâtiments, qui dirige les chantiers, s'est entourée du savoir-faire d'entreprises et d'experts belges. Attentive à la qualité de l'ouvrage, elle n'hésite pas à faire appel aux techniques les plus modernes en matière de restauration. L'opération de rajeunissement est considérable et concerne bien sûr le château, mais aussi le Pavillon chinois et la Tour japonaise ainsi que, depuis peu, l'église Notre-Dame qui devrait retrouver d'ici quelques années tout son éclat.



Rotonde intérieure de la villa du Belvédère.



Bureau de Albert II.



Serre du Congo.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

CAPRON, V., *Le petit Laeken, non loin du Donderberg*, manuscrit, 1990.

CAPRON, V., *Le domaine du Stuyvenberg à Laeken*, manuscrit, 1996.

COSYN, A., *Laeken ancien et moderne*, Imprimerie scientifique Charles Bulens, Bruxelles, 1904.

DE BOSSCHERE, CH., *Les serres royales de Laeken*, Librairie nationale d'art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}, éditeurs, Paris-Bruxelles, 1920.

DE LA KETHULLE DE RYHOVE, TH., « Histoire du domaine royal de Laeken », in *La Maison d'hier et d'aujourd'hui*, 1970.

DEMEY, TH., *Bruxelles en vert, Guide-promenades des jardins publics du Molenbeek à la Woluwe*, Badaeux, Bruxelles, 2003.

GEERTS, P., VAN GORP, P., BERTOUILLE, L., *Guide botanique des serres royales de Laeken*, Ludion, Gand, 2003.

GOEDLEVEN, E., FORNARI, B., VANDENBREEDEN, J., *Les serres royales de Laeken*, Duculot, Gembloux, 1988.

HEYNINGCKX, M., *Domaine royal de Laeken - Le Stuyvenberg*, manuscrit, février 1945.

KOZYREFF, CH., *Songe d'Extrême Asie. La Tour japonaise et le Pavillon chinois à Laeken*, Fonds Mercator, Anvers, 2001.

LOMBAERDE, P., *Léopold II, roi-bâtitteur*, Pandora, Snoeck-Ducaju en zoon, Ostende, 1995.

RANIERI, L., *Léopold II urbaniste*, Hayez, Bruxelles, 1973.

SMETS, I., *Les serres royales de Laeken*, Ludion, Gand, 2001.

VAN YPERSELE DE STRIHOU, A. ET P., *Laeken, un château de l'Europe des Lumières*, Duculot, Gembloux, 1991.

WEEMAES, M., VANDEVOORDE, E., LIEBAERS, H., VANDENBREEDEN, J., VAN GORP, P., *Les serres royales de Laeken, 12 planches de Margot Weemans avec une introduction historique, architecturale et botanique*, Donation royale, Bruxelles, 1987.

Dans la même collection

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE (FR - NL - ESP - GB)
GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD
8. ANDERLECHT (FR - NL)
LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ÉRASME
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB)
MARGUERITE, AMBIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À ST-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWE (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (FR - NL)
22. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL (FR - NL)
23. LE QUARTIER SAINT-BONIFACE (FR - NL)
24. LE QUARTIER NOTRE-DAME-AUX-NEIGES (FR - NL)
25. LES CANAUX BRUXELLOIS (FR - NL)
26. MARCHÉS DU PENTAGONE (FR - NL)
27. IMPASSES DE BRUXELLES (FR - NL)
28. UCCLLE, MAISONS ET VILLAS (FR - NL)
29. LA PREMIÈRE ENCEINTE (FR - NL)
30. LE BOIS DE LA CAMBRE (FR - NL)
31. LE PALAIS DE JUSTICE (FR - NL)
32. L'ABBAYE DE LA CAMBRE (FR - NL)
33. L'AVENUE MOLIÈRE ET LE QUARTIER BERKENDAEL (FR - NL)
34. LES CITÉS-JARDINS LE LOGIS ET FLORÉAL (FR - NL)
35. CINÉMAS BRUXELLOIS (FR - NL)
36. LA RUE AUX LAINES ET SES DEMEURES HISTORIQUES (FR - NL)